

Les quatre “questions” scientifiques aristotéliennes et les introductions à la philosophie de l’Antiquité tardive

Jean-Pierre Schneider*

La fin de la philosophie est de montrer
que l’homme est un dieu sur terre
Elias, *Proleg.* 6.32-33

Abstract

The aim of this paper is to try to understand how in the sixth century A.D., essentially in Alexandria, several Neoplatonic texts, the “prolegomena to philosophy”, were structured, in a pedagogical context, by the four Aristotelian scientific questions formulated in the first chapter of the second book of the *Posterior Analytics*. To do this, I will search in the Neoplatonic tradition, as well in the rhetoric one, the presence of these questions. I try to show how these were transformed in their form and their meaning to become finally a set of pedagogical and quasi rhetorical questions for the teacher to structure his course in a way which looks as scientific.

Dans la présente contribution, j’aimerais montrer comment, à partir d’un texte d’Aristote, d’interprétation délicate, les néoplatoniciens tardifs ont tiré un ensemble de quatre “questions” protocolaires destinées à présenter de façon exhaustive et scientifique, dans le cadre scolaire d’un enseignement élémentaire de la philosophie, leur introduction générale à la philosophie appelée “prolégomènes à la philosophie”. Je m’intéresserai en particulier aux quelques textes conservés émanant directement ou indirectement de l’école néoplatonicienne d’Alexandrie, où ces prolégomènes sont censés offrir à l’étudiant une première approche de la philosophie, précédant l’étude de l’*Isagoge (Introduction)* de Porphyre, le premier texte étudié du cursus philosophique.¹ Nous verrons aussi que ces quatre questions structuraient de façon analogue certaines introductions tardives à la rhétorique,² comme peut-être d’autres branches du savoir technique ou scientifique.

* Ce modeste hommage à l’ἐπιστημονεστάτη Concetta Luna a tiré profit de travaux en cours, liés au Projet IUF 2021-2026: “Les prologues exégétiques dans la philosophie de l’Antiquité tardive: enjeux doctrinaux, méthodologiques et pédagogiques”, dirigé par la professeure Sophie Van der Meeren (Université de Rennes).

¹ Cf. I. Hadot, “Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens”, in Simplicius, *Commentaire sur les Catégories*, Traduction commentée sous la direction de I. Hadot, Fasc. I, *Introduction, première partie (p. 1-9,3 Kalbfleisch)*, Brill, Leiden 1990 (*Philosophia Antiqua* 50), p. 21-47, en particulier p. 23-4.

² I. Hadot avait déjà signalé au passage ce rapprochement, in Simplicius, *Commentaire sur les Catégories (supra, n. 1)*, p. 24, n. 7.

1. Un point de départ aristotélicien

Dans le livre II des *Seconds Analytiques*, au début du chapitre 1, Aristote énumère les quatre questions qu'est amenée à poser une enquête scientifique rigoureuse, pour traiter de la démonstration (ἀπόδειξις)³ qui s'exprime par le syllogisme scientifique (ἐπιστημονικός):

Τὰ ζητούμενά ἐστὶν ἴσα τὸν ἀριθμὸν ὅσαπερ ἐπιστάμεθα. Ζητοῦμεν δὲ τέτταρα, τὸ ὅτι, τὸ διότι, εἰ ἔστι, τί ἐστίν.⁴

Les choses que l'on cherche sont en nombre égal à celles dont nous avons un savoir scientifique. Or nous cherchons quatre choses: 'le fait' (τὸ ὅτι), 'le pourquoi' (τὸ διότι), 'si c'est' (εἰ ἔστι) et 'ce que c'est' (τί ἐστίν).⁵

Mon intention ici n'est pas de proposer une nouvelle interprétation de ces questions dans le cadre de la théorie de la science aristotélicienne. Je me limiterai à indiquer une interprétation qui fait autorité, comme celle de Jonathan Barnes.⁶ Les quatre formules concises sont traduites et interprétées de la façon suivante, dans l'ordre de leur présentation dans le texte d'Aristote. Les deux premières questions portent sur des "propositions": 1. τὸ ὅτι: "the fact"; la question (indirecte) sous-jacente est: "whether it is the case that P" ou "if S⁷ is P", c'est-à-dire si le sujet (S) possède tel prédicat (P)⁸ – "nous cherchons par exemple si le soleil subit une éclipse ou non"; 2. τὸ διότι: "the reason why"; la question est "why it is the case that P", c'est-à-dire "why S is P" – "quand nous connaissons 'le fait' (τὸ ὅτι), nous en cherchons le pourquoi (τὸ διότι), par exemple sachant qu'il y a une éclipse (...), nous cherchons le pourquoi de l'éclipse", c'est-à-dire l'explication du phénomène; les deux dernières question portent sur un sujet (S): 3. εἰ ἔστι: "if it is" ("is" est pris au sens existentiel); la question est: "if X is", c'est-à-dire "if there is such a thing as [an] S" – "nous cherchons si un centaure ou un dieu existe ou n'existe pas" (εἰ ἔστιν ἢ μὴ ἔστιν); 4. τί ἐστίν: "what it is", c'est-à-dire "what X is" ou "what S is" – "qu'est-ce donc qu'un dieu, ou qu'est-ce qu'un homme?" (τί οὖν ἐστὶ θεός, ἢ τί ἐστὶν ἄνθρωπος);⁹ Ces quatre questions forment ainsi deux groupes distincts dans leur formulation et dans leur structure logique. Mais, comme nous le verrons, elles seront interprétées dans les textes qui nous intéressent comme un ensemble complet de questions heuristiques réorganisées dans l'ordre logique de la recherche. Les deux dernières, portant sur l'existence de la chose et sa détermination ou sa définition, ne semblent pas faire problème, et seront traitées logiquement en premier. La première, τὸ ὅτι, une fois mise sur le même plan que les trois autres, sera réinterprétée et reformulée.

³ Dans la tradition néoplatonicienne, et non pas chez Alexandre d'Aphrodise semble-t-il, les *Seconds Analytiques* sont souvent désignés comme τὰ Ἀποδεικτικά.

⁴ Arist., *Anal. post.* B 1, 89 b 24-25.

⁵ Traduction de P. Pellegrin, cf. Aristote, *Seconds Analytiques. Organon IV*, Flammarion, Paris 2005 (GF Flammarion). Dans la suite immédiate, j'adopte encore la traduction de Pellegrin, avec quelques légères modifications.

⁶ Aristotle, *Posterior Analytics*, translated with notes by J. Barnes, Clarendon Press, Oxford 1975 (Clarendon Aristotle Series), p. 194-5 (= la seconde édition, Oxford 1993, p. 203-4).

⁷ S = subject term.

⁸ Trad. Barnes (notes, p. 194). La question 1 "asks after the possession of a predicate" (if S is a P).

⁹ Tricot traduit les quatre questions ainsi (les italiques sont du traducteur): "le fait, le pourquoi, si la chose existe, et enfin ce qu'elle est"; Aristote, *Organon IV, Les Seconds Analytiques*, traduction nouvelle et notes par J. Tricot, Vrin, Paris 1979, p. 161.

Il vaut la peine de consulter rapidement le commentaire de ce passage d’Aristote, transmis sous le nom de Philopon – il y a de bonnes raisons de ne pas attribuer le commentaire du livre II des *Seconds Analytiques* à Philopon,¹⁰ même si on doit reconnaître que ce commentaire dérive en fin de compte de l’“école” d’Ammonius.¹¹ Je ne retiens ici que ce qui sera utile pour la suite.

Le commentateur reprend les quatre “objets de recherche” (ζητούμενα, ζητήματα, προβλήματα) dans l’ordre et la formulation du texte aristotélien. Il interprète les deux dernières questions (εἰ ἔστι et τί ἐστι) comme “comportant une recherche sur un terme quelconque simple et un” (περὶ ἀπλοῦ τινος καὶ ἑνὸς ὅρου τὴν ζήτησιν ἔχουσιν, p. 336.22), comme, par exemple, s’il existe un centaure ou un dieu, et ce qu’est un centaure ou un dieu;¹² les deux premières (τὸ ὅτι ἔστι¹³ et τὸ διότι) portent sur un problème composé (σύνθετον) c’est-à-dire un problème exprimé par la composition d’un sujet et d’un prédicat (σύνθετον δέ ἐστι πρόβλημα τὸ ἔχον ὑποκείμενον καὶ κατηγορούμενον, p. 337.3-4), du type “est-ce que le soleil subit une éclipse?”¹⁴ Cette interprétation rejoint celle de Barnes (et d’ailleurs aussi celle, plus ancienne, de W.D. Ross),¹⁵ énoncée avec une légère précaution: “It is probable that Aristotle meant primarily by the four phrases the following four questions: (1) whether a certain subject has a certain attribute, (2) why it has it, (3) whether a certain subject exists, (4) what it is”.

Dans son commentaire prolixe sur le livre II des *Seconds Analytiques*, Eustrate ou Eustratius (ca 1050 – ca 1120),¹⁶ qui, bien que tardif, s’appuie sur la tradition ancienne, expose clairement le rapport entre les deux groupes de questions:

Ἔστι δὲ ἀπλᾶ μὲν τὸ εἰ ἔστι καὶ τί ἐστίν, οἷον εἰ ἔστι νοῦς, εἰ ἔστι θεός, καὶ τί ἐστι νοῦς καὶ τί ἐστι θεός, σύνθετα δὲ τὸ εἰ ὑπάρχει τῶδε τόδε καὶ διὰ τί ὑπάρχει τῶδε τόδε, οἷον εἰ ἡ σελήνη

¹⁰ Ioannes Philoponus, *In Aristotelis Analytica posteriora commentaria, cum Anonymo in librum II*, ed. M. Wallies, Reimer, Berlin 1909 (CAG XIII 3).

¹¹ Voir Philoponus? [= Ps.-Philopon], *On Aristotle Posterior Analytics 2*, translated by O. Goldin, Duckworth, London 2009 (Ancient Commentators on Aristotle), p. 4: “My suspicions are that the work before us is a largely paraphrastic condensation of either a lost commentary on *An. Post. 2* by Philoponus, or of another commentary on this book that derives from the lectures of Ammonius”.

¹² Etrangement, pour la question de l’existence, le Ps.-Philopon prend aussi l’exemple de la lune en demandant “s’il y a une raison (αἰτία) de l’existence de la lune” (εἰ ἔστι τις αἰτία τῆς ὑπάρξεως τῆς σελήνης, p. 336.22-23 Wallies), comme si l’évidence sensible n’était pas une réponse suffisante.

¹³ Avec cette accentuation, ἔστι a forcément valeur existentielle: “que le fait existe” ou “que c’est le cas (que P appartient à S)”; il me semble que, s’agissant de prédication, on pourrait écrire ὅτι ἐστί. L’exemple que donne Thémistius (IVe s.) dans sa paraphrase au livre I ch. 1 des *Seconds Analytiques* est formulé ainsi: Ζητοῦντες μὲν γὰρ διὰ τί τὸν σίδηρον ἡ λίθος ἔλκει, πρότερον ὅτι ἔλκει γινώσκομεν (“Quand nous recherchons pourquoi la pierre de Magnésie attire le fer, nous connaissons préalablement qu’elle l’attire”), in Themistius, *Analyticorum posteriorum paraphrasis*, ed. M. Wallies, Reimer, Berlin 1900 (CAG V 1), p. 2.28-29; au livre II 1, le τὸ ὅτι d’Aristote est exprimé par la formule (εἰ ὑπάρχει τόδε τῶδε), p. 42.13 Wallies.

¹⁴ La recherche liée à la question du ὅτι est illustrée par la formule “nous recherchons s’il existe une raison par laquelle l’éclipse appartient à la lune” (ζητοῦμεν γὰρ ἄρα ἔστι τι αἷτιον δι’ οὗ τὸ ἐκλείπειν ὑπάρχει τῆ σελήνη, 336.24-25) et est distinguée de la recherche du διὰ τί (ζητοῦμεν τὸ διὰ τί τὸ ἐκλείπειν ὑπάρχει τῆ σελήνη). L’auteur veut-il distinguer ici l’inférence syllogistique de l’explication physique? Cf. *supra*, n. 12.

¹⁵ *Aristotle’s Prior and Posterior Analytics*, A Revised Text with Introduction and Commentary by W.D. Ross, Clarendon Press, Oxford 1949, p. 609-10.

¹⁶ Sur ce commentateur byzantin, voir M. Cacouros, “Eustrate de Nicée”, in R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques* (= *DPhA*), t. III, CNRS Éditions, Paris 2000, p. 378-88, en particulier p. 383-4, sur le commentaire aux *Seconds Analytiques*, livre II.

ἐκλείπει, καὶ διὰ τί ἡ σελήνη ἐκλείπει, καὶ εἰ ἡ γῆ κέντρου λόγον ἐπέχει πρὸς τὸ πᾶν, καὶ διὰ τί ἡ γῆ κέντρου λόγον ἐπέχει πρὸς τὸ πᾶν.¹⁷

Sont simples les questions ‘si la chose existe’ et ‘ce qu’elle est’, par exemple ‘si l’intellect existe’, ‘si dieu existe’, et ‘ce qu’est l’intellect’ et ‘ce qu’est dieu’; sont composées les questions ‘si ceci appartient à ceci’ [= τὸ ὅτι (9.32 par ex.)]¹⁸ et ‘pourquoi ceci appartient à ceci’, par exemple ‘si la lune subit une éclipse’ et ‘pourquoi la lune subit une éclipse’ et ‘si la terre tient lieu de centre par rapport au Tout’ et ‘pourquoi la terre tient lieu de centre par rapport au Tout’.

On voit que la formule problématique utilisée par Aristote, τὸ ὅτι, est évitée par le commentateur byzantin et remplacée par l’expression analytique τὸ εἰ ὑπάρχει τῷδε τόδε, qu’il emprunte sans doute à Thémistius,¹⁹ exprimant explicitement et clairement le sens prédicatif de la formule aristotélicienne.

Un fragment un peu confus et répétitif d’un prologue anonyme à un commentaire sur le livre II des *Seconds Analytiques*, édité par Wallies, sous le titre “Prooemium codd. BRL”, avant le commentaire de Philopon (pages numérotées en chiffres romains, XXVII-XXX) nous intéresse ici, même s’il est lui aussi tardif, dans la mesure où il donne une liste des questions (τὰ τέσσαρα προβλήματα) dans un ordre différent et dans une formulation comportant une particularité notable. Je donne le début du texte conservé, qui se présente comme la θεωρία précédant l’examen détaillé du premier lemme (XXX 8, avec la formule conclusive attendue: καὶ ἐν τούτοις ἡ προκειμένη περαιούσθω θεωρία: “que prenne fin ici le présent exposé général”):²⁰

“Ἴνα τῷ σκοπῷ τοῦ προκειμένου βιβλίου παρακολουθήσωμεν καὶ τῇ γριφώδει ταύτῃ τοῦ ῥήτοῦ ἀπαγγελίᾳ, φέρε ὡσπερ κοινὰ θεμέλια τῆς τοῦ ῥήτοῦ ἐξηγήσεως προλάβωμεν τὰ περὶ τῶν δ’ διαλεκτικῶν. Τέσσαρα γὰρ ἐστί τὰ προπαρακείμενα ἀλλήλοις, τί ἐστίν, εἰ ἐστίν, ὁποῖόν τί ἐστίν καὶ διὰ τί ἐστίν.”²¹

Afin que nous comprenions le but du présent ouvrage (*Anal. post.* II) ainsi que cette manière d’exposer énigmatique dans son expression, eh bien, commençons par exposer les quatre (problèmes) dialectiques, comme fondement commun à l’exégèse du texte; en effet, les questions préalables sont au nombre de quatre: ‘ce qu’est la chose’ (τί ἐστίν), ‘si elle est’ (εἰ ἐστίν), ‘de quelle qualité elle est’ (ὁποῖόν τί ἐστίν) et ‘pourquoi elle est’ (διὰ τί ἐστίν).

Notons que l’auteur distingue les deux premières questions, comme portant sur des termes simples (ὄροι) – exprimant “le plus souvent” une nature ou substance (XXX 19), comme l’âme rationnelle –, les deux dernières traitant de propositions (προτάσεις), c’est-à-dire des

¹⁷ Eustratius, *In Aristotelis Analyticorum posteriorum librum secundum commentarium*, ed. M. Hayduck, Reimer, Berlin 1907 (CAG XXI 1), p. 8.22-27. Il est à noter qu’Alexandre d’Aphrodise regroupe les recherches portant sur le ὅτι ἐστίν (“que la chose/le fait existe”) et le δι’ ὅτι ἐστίν (*sic*) en affirmant que “tous les problèmes dialectiques” se ramènent à ces deux questions seules (Alex. Aphrod., *In Top.*, p. 63.15-19, dans P. Moraux, *Le Commentaire d’Alexandre d’Aphrodise aux Seconds Analytiques d’Aristote*, De Gruyter, Berlin-New York [Peripatoi 13], p. 86).

¹⁸ Dans ce contexte, Eustrate n’utilise pas la formule τὸ ὁποῖόν τί ἐστίν.

¹⁹ Cf. *Supra*, n. 13.

²⁰ Cette structure laisse penser que l’auteur dépend de la tradition inaugurée par Olympiodore.

²¹ Philop., *In An. post.* (*supra*, n. 10), XXVII 1-4 Wallies.

attributs essentiels des choses (XXX 22), même si elles portent encore sur une nature, comme l’âme (XXIX 31-32); par exemple “de quelle qualité est l’âme?” (elle est immortelle – ce qui se comprend comme sa différence spécifique, XXX 23) et “pourquoi l’âme est immortelle?” (parce qu’elle est toujours en mouvement et automotrice – ce qui en est la raison et non la cause finale, XXX 1-2). Par rapport au texte d’Aristote et au commentaire de Philopon, il inverse l’ordre des deux groupes de questions²² et exprime la troisième dans une formulation nouvelle: τὸ ὁποῖόν τί ἐστι, pour τὸ ὅτι.

De son côté, Philopon n’emploie la formule τὸ ὁποῖόν τί en opposition à τὸ τί ἐστι que dans le contexte de la prédication, en vue de la construction de la définition: αἱ δὲ διαφοραὶ ἐν τῷ ὁποῖόν τί ἐστι κατηγοροῦνται (400,23; 409,13), “les différences sont prédiquées dans le ‘de quelle qualité est la chose’”, alors que le genre et l’espèce le sont dans le ‘ce qu’est la chose’ (ἐν τῷ τί ἐστι). Notons que seule l’expression κατηγορεῖσθαι ἐν τῷ τί ἐστι²³ (ou ὑπάρχει/ἐνυπάρχει ἐν τῷ τί ἐστι) est aristotélienne, ce qui signifie que le prédicat est une substance seconde.²⁴ Rappelons encore qu’Aristote désigne aussi la première catégorie – l’οὐσία – par la formule τὸ τί ἐστι (par ex. *Anal. post.* I 22, 83 a 21).

S’inscrivant sur le fond de la théorie des catégories, l’opposition entre τὸ τί ἐστι et τὸ ὁποῖόν τί ἐστι peut laisser penser que la seconde formule renvoie aux neuf catégories en opposition à la première. Cependant, de par sa forme même et par sa place dans la recherche d’une définition scientifique, il semble qu’il faille limiter sa portée à la question de la qualité (τὸ ποιόν), comprise comme qualité essentielle. Il vaut la peine de faire un détour par les commentaires sur l’*Isagoge*, auxquels nos prolégomènes sont tous liés.

2. Les commentaires sur l’*Isagoge* de Porphyre et les “prolégomènes à la philosophie”

On sait que dans le cursus d’étude néoplatonicien remontant sans doute à Jamblique, mais systématisé par Proclus, l’étudiant abordait la philosophie en commençant par les traités de logique d’Aristote et d’abord par les *Catégories*. Mais avant d’aborder ce texte, il fallait se familiariser avec certaines notions fondamentales dont se sert la philosophie: ces notions, les cinq ‘voix’ (φωναί, voces),²⁵ souvent nommées “prédicables”, se trouvaient exposées clairement et simplement dans un ouvrage introductif: l’*Isagoge*, c’est-à-dire l’Introduction, de Porphyre, rédigée sans doute dans le dernier tiers du IIIe s. C’est donc par la lecture commentée de cet opuscule que l’étudiant se préparait à la lecture de l’*Organon*. Mais avant d’aborder l’étude systématique du texte de Porphyre, le maître proposait une introduction

²² L’inversion des deux premières questions n’est pas significative, comme on le voit plus loin où on commence par la question de l’existence de la chose: Ἐπειδὴ μεμαθῆκαμεν τὰ περὶ τῶν τεσσάρων προβλημάτων, φημί δὴ τοῦ εἶ ἐστι, τοῦ τί ἐστι, τοῦ ὁποῖόν τί ἐστι καὶ διὰ τί ἐστι, ... (XXVIII 16-17; même ordre en XXIX 27-28).

²³ Dans la première édition de sa traduction des *Seconds Analytiques* (1975), Barnes traduit l’expression par “to be predicated in what a thing is”, dans la seconde (1993) “predicated in what the item is”, ce qui ne semble pas impliquer une modification dans l’interprétation (voir le commentaire p. 174).

²⁴ On trouvera de nombreux exemples dans les *Analytiques* et les *Topiques*; par ex. *An. post.* I 4, 73 a 34-35 (ὑπάρχει ἐν τῷ τί ἐστι); I 22, 82 b 37 (τῶν ἐν τῷ τί ἐστι κατηγορουμένων), etc.

²⁵ Dans l’opuscule de Porphyre, le terme φωναί ne figure que dans un sous-titre (p. 13.9) qui n’a, semble-t-il, aucune autorité; cf. A. de Libera, in Porphyre, *Isagoge*, texte grec, *translatio Boethii*, traduction par A. de Libera et A.-Ph. Segonds, introduction et notes par A. de Libera, Vrin, Paris 1998 (Sic et Non), n. 101, p. 62 et p. XLII. Je ne retiens pas en français la formule “les cinq sortes d’items” utilisée par exemple par Barnes, in Porphyry, *Introduction*, translated, with a commentary, by J. Barnes, Clarendon Press, Oxford 2003, p. XII et *passim*.

générale à la philosophie où l'élève apprenait les définitions canoniques de la philosophie – en général au nombre de six –,²⁶ et les divisions de celle-ci. Nous avons conservé quelques-uns de ces prolégomènes généraux, de longueurs diverses, avec le commentaire de l'*Isagoge*, datant tous de l'Antiquité tardive. Il s'agit des textes rapportés aux auteurs suivants, tous liés à l'École d'Alexandrie, allant de la seconde moitié du Ve s. à la fin du VI^e ou au début du VII^e siècle:²⁷ Ammonius,²⁸ Elias,²⁹ David,³⁰ Ps.-Elias,³¹ auxquels on peut ajouter un court commentaire anonyme, de date tardive, intitulé *Σύνοψις τῶν πέντε φωνῶν*, précédé de prolégomènes à la philosophie, postérieurs à David à qui ils doivent beaucoup.³² On pourrait aussi ajouter Boèce (mort vers 524) dans ses deux commentaires sur l'*Isagoge*, en particulier le second, dans la mesure où l'auteur latin s'appuie manifestement sur une source grecque.³³

²⁶ Pour une présentation commode de ces six définitions, voir S. Van der Meeren, "Protreptique et isagogique: Les vestibules de la philosophie", in O. Alieva – A. Kotzé – S. Van der Meeren (eds), *When Wisdom Calls. Philosophical Protreptic in Antiquity*, Brepols, Turnhout 2018 (Monothéismes et Philosophie), p. 407-55, en particulier p. 433-5.

²⁷ Cf. M. Roueché, "A philosophical portrait of Stephanus the Philosopher", in R. Sorabji (ed.), *Aristotle Re-Interpreted: New Findings on Seven Hundred Years of the Ancient Commentators*, Bloomsbury, London 2016, p. 541-63. Cf. M. Plezia, *De commentariis isagogicis*, Krakow 1949 (Archiwum filologiczne 23), p. 64-9.

²⁸ Ammonius, *In Porphyrii Isagogen sive Quinque voces*, ed. A. Busse, Reimer, Berlin 1891 (CAG IV 3), p. 1-16.20 (= Ammon., *Proleg.*); pour une traduction des prolégomènes, cf. J.-P. Schneider, "Les définitions de la philosophie dans l'Antiquité tardive. Ammonios, *Commentaire sur l'Isagoge* de Porphyre, 1,11 – 9, 24 (Busse)", *Revue de Théologie et de Philosophie* 144 (2012), p. 1-27 et "Les définitions [= divisions !] de la philosophie dans l'Antiquité tardive. Ammonios, *Commentaire sur l'Isagoge* de Porphyre, 9, 25 – 16,20 (Busse)", *Revue de théologie et de philosophie* 145 (2013), p. 1-38. L.G. Westerink fait l'hypothèse selon laquelle Ammonius aurait introduit l'*Isagoge* à Alexandrie, in [Anonyme], *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, texte établi par L.G. Westerink et traduit par J. Trouillard, avec la collaboration de A.-Ph. Segonds, Les Belles Lettres, Paris 1990 (CUF), p. XLVIII.

²⁹ David, *Prolegomena et in Porphyrii Isagogen commentarium*, ed. A. Busse, Reimer, Berlin 1904 (CAG XVIII 2).

³⁰ Elias, *In Porphyrii Isagogen et Aristotelis Categorias commentaria*, ed. A. Busse, Reimer, Berlin 1900 (CAG XVIII 1). (Dans la suite, Elias, *In Isag.*, p. 1-34 Busse = Elias, *Proleg.*)

³¹ Pseudo-Elias (Pseudo-David), *Lectures on Porphyry's Isagoge*, introd., text and indices by L.G. Westerink, North-Holland Publishing Company, Amsterdam 1967, leçons 1-23 (dans la suite = Ps.-Elias, *Proleg.*). On trouvera une traduction des prolégomènes au commentaire sur l'*Isagoge* dans: P. Müller-Jourdan, *Une initiation à la philosophie de l'Antiquité tardive. Les leçons du Pseudo-Elias*, Academic Press, Fribourg 2007 (Vestigia); voir aussi P. Mueller-Jourdan, "A propos de l'auteur des Leçons sur l'*Isagoge* de Porphyre (Westerink éd. 1967), éléments d'enquête et examen", in M.-J. Huh (ed.), *Introduction générale à la philosophie chez les commentateurs néoplatoniciens*, Brepols, Turnhout 2020 (Monothéismes et philosophie), p. 123-49. Sur ces quatre auteurs, ainsi que sur Olympiodore, disciple d'Ammonius, dont un commentaire sur l'*Isagoge* est attesté, mais perdu, cf. Westerink, in [Anonyme], *Prolégomènes à la philosophie de Platon* (*supra*, n. 28), p. X-XXXVIII.

³² P. Moraux, "Ein unedierter Kurzkomentar zu Porphyrios' *Isagoge*", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 35 (1979), p. 55-98 et (1981), p. 59-61 (Anon., *In Isag.* I, lignes 1-123 = Anon., *Proleg.*); selon Moraux, l'auteur est un chrétien postérieur à David.

³³ Dans l'introduction de son second commentaire, Boèce mentionne les quatre questions an sit, quid sit, quale sit, cur sit comme l'expression propre de la faculté rationnelle. Cf. Anicius Manlius Severinus Boethius, *In Isagogen Porphyrii commenta*, ed. S. Brandt, Tempusky, Vienne 1906 (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum 48), p. 137.18-20. La source de Boèce est certainement un commentaire néoplatonicien grec indéterminé, qui a pu parvenir à Boèce sous forme de scholies dans son manuscrit grec de l'*Isagoge* (Voir J. Shiel, "Boethius' Commentaries on Aristotle", in R. Sorabji (ed.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, London 1990, p. 349-72, en particulier p. 362-4; pour une critique de cette hypothèse, voir dans le même recueil, St. Ebbesen, "Boethius as an Aristotelian Commentator", in R. Sorabji (ed.), *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and Their Influence*, Bloomsbury, London 1990, p. 373-91, en particulier p. 375-7, avec la n. 15, p. 376). Je remercie le professeur Min-Jun Huh (Université de Séoul) pour ses conseils avisés. On notera que Boèce, écrivant à la fin du Ve s. ou au début du VI^e s. n'utilise pas les quatre questions pour structurer son introduction.

Notons encore que des *Prolégomènes à la philosophie* sont attestés, mais non conservés, au VI^e siècle pour Olympiodore³⁴ (mort après 565), l’élève d’Ammonius et, sans doute, le maître d’Elias, et pour Stéphanus le Philosophe, qui aurait été l’élève de Jean Philopon selon M. Roueché.³⁵ On devrait naturellement prendre aussi en considération la tradition postérieure syriaque et arabe dépendante des commentateurs grecs; mais cela dépasserait largement le cadre de la présente enquête.³⁶

Je partirai du texte le plus long et le plus détaillé, celui de David, postérieur sans doute à celui d’Elias. Après un bref prooimion, l’auteur annonce la structure de ses prolégomènes à la philosophie à partir des quatre questions aristotéliennes, considérées comme formant un ensemble complet ordonné. Je cite l’essentiel du texte:

Δοκεῖ δέ μοι μικρὸν ἀναβάλλεσθαι τὴν ἐγκύκλιον ἐξήγησιν Ἀριστοτελικῶς πειθομένῳ θεσμοῖς, ὡς δεῖ ἐν ἐκάστῳ σχεδὸν πράγματι τὰ τέσσαρα ταῦτα ζητεῖν κεφάλαια· εἰ ἔστι, τί ἔστι, ὁποῖόν τί ἔστι καὶ διὰ τί ἔστι. (...) Τὸ δὲ τί ἔστιν ἢ δι’ ὀνόματος ἢ δι’ ὀρισμοῦ γινώσκειται, δι’ ὀνόματος μὲν, ὅταν βλέπωμεν τι καὶ ἐρωτῶμεν τί ἔστι, καὶ λέγωμεν ὅτι ‘ἄνθρωπος’, δι’ ὀρισμοῦ δέ, ὅταν λέγωμεν ‘ζῶον λογικὸν θνητὸν νοῦ καὶ ἐπιστήμης δεκτικόν’. Εἴτα δὲ ἐπειδὴ τὰ πράγματα οὐ μόνον κοινωνοῦσιν ἀλλὰ καὶ διαφέρουσιν (...), διὰ τοῦτο ζητοῦμεν τὸ ὁποῖόν τί ἔστιν, ἵνα γνῶμεν τὰς διαφοράς· καὶ γὰρ τῶ ὄρω συναναφαίνονται αἱ διαφοραί. [Ἰστέον δὲ ὅτι ἡνίκα τὸ τί ἔστι δι’ ὀνόματος ἐκφέρεται, τότε δεῖ ζητεῖν τὸ ὁποῖόν τί ἔστιν, ἡνίκα δὲ δι’ ὄρου γινώσκειται, τότε οὐ δεῖ ζητεῖν ὁποῖόν τί ἔστιν, ἀλλὰ τὸ διὰ τί ἔστιν].³⁷ Ἐπειδὴ δὲ πάντα πρὸς τι τέλος ὀρῶσι καὶ οὐδὲν μάτην οὔτε ὁ δημιουργὸς οὔτε ἡ φύσις οὔτε ἡ τέχνη ἐπενόησεν, τούτου χάριν ζητοῦμεν τὸ διὰ τί ἔστιν.

Il me semble qu’il est bon de différer d’un peu l’exégèse du texte du cours (ἢ ἐγκύκλιος ἐξήγησις)³⁸ en obéissant aux règles (θεσμοί) aristotéliennes qui exigent de rechercher pour à peu près chaque sujet les quatre points suivants: ‘si la chose est’, ‘ce qu’elle est’, ‘de

³⁴ Cf. Porphyrii *Isagoge et In Aristotelis Categorias commentarium*, ed. A. Busse, Reimer, Berlin 1887 (CAG IV 1), p. XLII-XLIV. On pourrait peut-être mentionner aussi Eutocius, qui aurait succédé brièvement à Ammonius selon Westerink, dont des leçons sur l’*Isagoge* sont attestées; cf. R. Goulet, “Eutocius d’Alexandrie”, in Goulet (éd.), *DPhA III (supra, n. 16)*, p. 395.

³⁵ Cf. M. Roueché, “A philosophical portrait of Stephanus the Philosopher” (*supra*, n. 28), p. 545-7; l’existence d’un cours de Stephanus sur les prolégomènes à la philosophie semble attesté par le moine syriaque Severus bar Šakko (XIII^e s.), *ibid.*, p. 553-4.

³⁶ On trouvera des indications intéressantes sur l’utilisation des quatre questions chez les philosophes juifs néoplatoniciens et les philosophes arabes (Isaac Israeli, al-Kindī, Ibn al-Tayyib entre autres) dans: Isaac Israeli, *A Neoplatonic Philosopher of the Early Tenth Century, His Works translated with Comments and an Outline of his Philosophy* by A. Altmann – S. M. Stern, Oxford U.P., Oxford 1958 (Scripta Judaica 1), p. 10-23 Stern. Voir aussi C. Hein, *Definition und Einteilung der Philosophie. Von der spätantiken Einleitungsliteratur zur arabischen Enzyklopädie*, F. Lang, Frankfurt am Main-Bern-New York 1985, p. 57-71.

³⁷ La phrase (2.10-12) est supprimée par Busse, sans explication. Je la maintiens. Cf. la traduction-adaptation arménienne, Davide l’Invincibile, *Le definizioni e divisioni della filosofia*, introduzione, traduzione e note a cura di B. Contin, Officina di Studi Medievali, Palermo 2014 (Machina Philosophorum: testi e studi dalle culture euromediterranee 30), p. 167: l’arménien conserve l’idée, mais pas la lettre.

³⁸ Ou: “le cycle exégétique”. David renvoie sans doute ici au commentaire sur l’*Isagoge* (et, de façon générale, au cycle des commentaires sur Aristote). Cf. Elias, *Proleg.*, p. 27.2 Busse; Olymp., *In Phaed.* I 11,6 “the general course” et la note de Westerink, p. 52-53 (cf. L.G. Westerink (ed.), *The Greek Commentaries on Plato’s Phaedo*, vol. I: *Olympiodorus*, North-Holland Publishing Company, Amsterdam [etc.] 1976). D’une façon générale, on peut consulter, sur l’usage de ἐγκύκλιος, I. Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Vrin, Paris 2005², p. 469-481. Cf. aussi Westerink, dans [Anonyme], *Prolégomènes à la philosophie de Platon (supra, n. 28)*, p. LXXVII, n. 53: “un cours sur Aristote”.

quelle qualité elle est’ (ὁποῖόν τι ἐστὶ), et ‘en vue de quoi elle est’.³⁹ (...) Le ‘ce que c’est’, on le connaît ou par un nom ou par une définition; par un nom, lorsque (par exemple) nous voyons quelque chose et demandons ‘ce que c’est’, et que nous répondons ‘un homme’; par une définition, lorsque nous disons ‘un animal rationnel, mortel, susceptible d’intelligence et de science’. Ensuite, puisque les choses ont non seulement du commun, mais aussi des différences (...), nous recherchons ‘quelle est leur qualité’, afin que nous connaissions les différences. De fait, c’est avec la définition que se révèlent les différences.⁴⁰ Il faut savoir que lorsque le ‘ce que c’est’ est exprimé par un nom, on doit alors rechercher ‘quelles sont ses qualités’, mais lorsqu’on le connaît par la définition, on ne doit pas alors rechercher ‘quelles sont ses qualités’,⁴¹ mais ‘en vue de quoi il est’ (τὸ διὰ τί ἐστὶ). Et puisque toutes choses regardent vers une fin et que ni le demiurge, ni la nature, ni l’art n’ont rien conçu en vain, pour cette raison nous recherchons ‘en vue de quoi la chose est’.

Evidemment, les “règles, ou lois, aristotéliennes” (Ἀριστοτελικοῖς θεσμοῖς) auxquelles renvoie David sont celles que nous avons vues au début de cet article. La formulation des quatre types de questions chez David se présente ainsi: εἰ ἔστι, τί ἐστὶ, ὁποῖόν τι ἐστὶ καὶ διὰ τί ἐστὶ, ce qui est l’ordre “canonique” dans les prolégomènes à la philosophie et, comme on le verra, dans certains prolégomènes à la rhétorique. Je rappelle la série de questions formulées dans les *Seconds Analytiques*: τὸ ὅτι, τὸ διότι, εἰ ἔστι, τί ἐστὶν. La formulation de la question ‘pourquoi’, διότι chez Aristote, διὰ τί chez David – la forme διατί chez le Ps.-Elias (*In Isag.* leçon 30, § 8-11) n’est qu’une variante d’écriture –, n’est pas significative. Il semble que la forme διότι – introduisant une question indirecte dans la langue classique –, soit réservée chez David au subordonnant causal “parce que”. Ce qui est plus troublant, c’est la correspondance supposée entre le ὅτι aristotélien et le ὁποῖόν τι ἐστὶ, formule habituelle dans les textes traduits qui s’appuient sur les quatre questions aristotéliennes (voir ci-dessus le prooimion anonyme à *Anal. post.* II). Il faut bien dire que la formule aristotélienne n’est pas claire. La plupart des interprètes traduisent τὸ ὅτι par “le fait” et semblent par là considérer qu’il s’agit du subordonnant complétif: “que (la chose est telle ou telle)”. Dans une note à sa traduction du commentaire de Proclus sur le *Premier Alcibiade* (*In Alc.*, t. II, p. 434, n. 1 ad p. 316), A.-Ph. Segonds laisse entendre que le changement de terminologie viserait à “éviter l’ambiguïté de ὅτι = ὁποῖόν τι”, ce qui signifie que la formule aristotélienne exprime une question indirecte où le τι enclitique appellerait une détermination sous la forme d’un prédicat, alors que le τί ἐστὶ appelle une définition. Une autre explication serait à chercher dans le texte même de l’*Isagoge* de Porphyre où ce dernier semble répartir les dix catégories sous deux – comme nous l’avons au point 1 ci-dessus –, voire trois rubriques, du point de vue de la prédication: 1. ἐν τῷ τί ἐστὶν κατηγορεῖσθαι pour le genre et l’espèce “être prédiqué dans le ‘Qu’est-ce que c’est?’”⁴² et 2. ἐν τῷ ποῖόν τι ἐστὶν κατηγορεῖσθαι “être prédiqué dans le ‘De quelle

³⁹ Cf. Elias, *Proleg.*, p. 3.5 Busse. I. Hadot énonce ces quatre questions ainsi: “si la philosophie existe, ce qu’elle est, comment elle est, pourquoi elle est”, in Simplicius, *Commentaire sur les Catégories* (*supra*, n. 1), p. 24.

⁴⁰ En effet, dans la définition de l’homme donnée ci-dessus, “rationnel, mortel, susceptible d’intelligence et de science” sont des différences constitutives.

⁴¹ Remarquons que David reprendra malgré tout la question du ὁποῖόν τι ἐστὶ à la fin de ses prolégomènes, sans doute dans une intention purement pédagogique (p. 76.29-78.26 Busse).

⁴² Je suis A. de Libera en prenant les formules comme des interrogations directes latentes, in Porphyre, *Isagoge* (*supra* n. 25), n. 34, p. 44. Il faut toutefois rappeler que l’interrogatif direct (ποῖον) peut être utilisé en grec comme

qualité est la chose?” pour la différence et les accidents communs (ou essentiels), 3. (ἐν τῷ) πῶς ἔχον ἐστίν “être prédiqué dans le ‘Comment la chose est disposée?’” pour les accidents séparables (3,18-19).⁴³ Quelle que soit l’interprétation que l’on donne de cette tripartition (ou bipartition), pour la question qui nous occupe nous pouvons la ramener à une dichotomie entre la première catégorie et les neuf autres, comme le fait David en commentant *Isag.* 3,19 (*In Isag.*, p. 142.9 Busse: ταὐτόν ἐστι τὸ ὁποῖόν τι ἐστι καὶ πῶς ἔχον: “Le ‘de quelle qualité est la chose’⁴⁴ et ‘comment elle est disposée’ sont identiques”).⁴⁵ Il faut toutefois noter qu’Elias (*In Isag.* 60,13-19), par exemple, “oppose la prédication selon l’essence et la prédication selon l’accident inséparable à la prédication selon l’accident séparable”⁴⁶ (contrairement à l’accident inséparable – le “noir” pour le corbeau –, l’accident séparable n’appartient pas toujours au sujet, comme pour Socrate les dispositions “être en santé” ou “être malade”).

Revenons maintenant à la structuration des *Prolégomènes à la philosophie* par les quatre questions aristotéliennes telles qu’elles sont formulées, ou reformulées, par les commentateurs tardifs, en respectant l’ordre qu’ils présentent comme logique: (1) εἰ ἔστιν, (2) τί ἐστίν, (3) ὁποῖόν τι ἐστίν, (4) διὰ τί (διατί) ἐστίν. Les quatre questions appliquées à la philosophie reçoivent, comme on l’a dit, des traitements de longueur très différente.

Ammonius, dont les prolégomènes sont les plus brefs et les plus anciens, ne traite apparemment que du deuxième point, une question en fait très générale s’appliquant à tout sujet, formulée dès la première phrase du texte: Μέλλοντας ἡμᾶς ἄρχεσθαι φιλοσόφων λόγων ἀναγκαῖόν ἐστι μαθεῖν τί ποτέ ἐστίν φιλοσοφία: “Comme nous allons aborder des discours philosophiques (ou: un cours de philosophie), il est nécessaire que nous apprenions ‘ce qu’est’ la philosophie” (1,3); la même formule est reprise en conclusion: Ἐμάθομεν τοίνυν τί ἐστίν φιλοσοφία καὶ ποῖα αὐτῆς τὰ μέρη: “Nous avons appris ‘ce qu’est’ la philosophie et quelles en sont les parties” p. (16.17 Busse). Notons que le ‘pourquoi’, compris comme la recherche de la cause finale, de même que le “de quelle qualité” se trouvent en fait traités dans la discussion des définitions.

interrogatif indirect. Cf. aussi Porphyry, *Introduction*, translated, with a commentary, by Barnes (*supra* n. 25), p. 5, avec le commentaire p. 90-2 (“What is it?”, “What sort of so-and-so is it?”, “What is it like?”).

⁴³ Porphyrius, “*Isagoge* sive quinque voces”, in Porphyrii *Isagoge et in Aristotelis categorias commentarium*, ed. A. Busse, Reimer, Berlin 1887 (CAG IV 1). Cf. Porph., *Isag.*, p. 17.10-13: Καὶ τὰ μὲν γένη ἐν τῷ τί ἐστίν κατηγορεῖται τῶν ὑπ’ αὐτά, τὰ δὲ συμβεβηκότα ἐν τῷ ποῖόν τι ἢ πῶς ἔχον ἕκαστον· ποῖος γὰρ Αἰθίοψ ἐρωτηθεὶς ἐρεῖς ‘μέλας’, καὶ πῶς ἔχει Σωκράτης ἐρεῖς ὅτι κάθηται ἢ περιπατεῖ. Pour une discussion de cette “tripartition des catégories”, Cf. de Libera, in Porphyre, *Isagoge* (*supra* n. 25), n. 34, p. 44

⁴⁴ On notera que le commentateur reprend la question ποῖόν τι ἐστίν du texte de Porphyre par la formule ὁποῖόν τι ἐστίν qui correspond à la troisième des quatre questions scientifiques des *Seconds Analytiques*.

⁴⁵ Même si David, par la recherche d’une systématité accrue, avait envisagé dans le prooimion à son commentaire cinq “modes de prédication des ‘voix’”: τί ἐστίν (genre et espèce), ὁποῖόν τι ἐστίν (différence et propre essentiel), ὁποῖόν ἐστίν (propre non essentiel) καὶ ποῖόν ἐστίν (accident inséparable) καὶ πῶς ἔχει (accident inséparable) (David, *In Isag.*, p. 85.25-86.11); voir aussi Ps.-Elias, *In Isag.* 25, § 17-21; 31, § 20-25; mais ailleurs (49, § 22 et 51, § 25), le Ps.-Elias expose une tripartition: τὸ τί ἐστίν, τὸ ὁποῖόν τι ἐστίν, τὸ πῶς ἔχον ἐστίν, où les accidents inséparables et séparables se rangent dans les deux dernières questions. Cf. Ammon., *In Isag.*, p. 62.19-24 Busse: Τῶν δὲ κατὰ διαφερόντων τῷ εἶδει κατηγορουμένων τὰ μὲν ἐν τῷ τί ἐστίν κατηγορεῖται τὰ δὲ ἐν τῷ ὁποῖόν τι ἐστίν καὶ πῶς ἔχον ἐστίν. Καὶ ἐν μὲν τῷ τί ἐστίν τὸ γένος, ἐν δὲ τῷ ὁποῖόν τι ἐστίν ἡ διαφορά, ἐν δὲ τῷ πῶς ἔχον ἐστίν τὸ συμβεβηκός· ἐρωτώμενοι γὰρ, πῶς ἔχει ὁ Πλάτων, φημὲν ὅτι ὑγιαίνει ἢ νοσεῖ ἢ κάθηται ἢ ἵσταται καὶ τὰ τοιαῦτα.

⁴⁶ A. de Libera, in Porphyre, *Isagoge* (*supra*, n. 25), p. 44. C’est aussi l’interprétation de David, *In Isag.*, p. 219.15-18 Busse (A. de Libera, *ibid.*, n. 129, p. 66). Pour le Ps.-Elias, cf. la note précédente.

Passons aux prolégomènes d’Elias. En commençant la deuxième leçon de ses prolégomènes à la philosophie, après avoir indiqué à la fin de la première qu’“il faut connaître la nature de la philosophie (τῆς φιλοσοφίας τὴν φύσιν p. 2.27 Busse)”, Elias présente les quatre questions:

Ἔδει μὲν γὰρ ἡμᾶς ἀρχομένους τῆς φιλοσοφίας ἀπὸ τοῦ εἰ ἔστιν ἄρξασθαι, ἐπομένους νόμῳ διαλεκτικῷ τῷ λέγοντι δεῖν ἐπὶ πάσης τέχνης καὶ ἐπιστήμης τέσσαρα προβλήματα ζητεῖν, εἰ ἔστι, τί ἔστιν, ὅποῦν τί ἔστι καὶ διὰ τί ἔστι (p. 3.3-6 Busse).

En abordant la philosophie, nous devrions commencer par la question “si la chose est”, en suivant la règle dialectique (νόμος διαλεκτικός)⁴⁷ selon laquelle il faut, à propos de tout art et de toute science, enquêter sur quatre “problèmes” (προβλήματα):⁴⁸ ‘si la chose est’ (εἰ ἔστι), ‘ce qu’elle est’ (τί ἔστιν), ‘quelle elle est’ (ὅποῦν τί ἔστι) et ‘pour quoi elle est’ (διὰ τί ἔστι).⁴⁹

Elias traite explicitement des deux premières questions, d’abord la question de l’existence de la philosophie contre les arguments des sceptiques, puis celle du τί ἔστι. Or cette dernière occupe tout le reste du texte, avec les six définitions de la philosophie et ses divisions. Ce n’est pas pour autant qu’Elias a négligé de répondre aux deux dernières questions. Comme chez Ammonius, la question essentielle de la fin (τὸ διὰ τί) a trouvé une réponse générale dans la discussion même des définitions de la philosophie: Τέλος δὲ τῆς φιλοσοφίας τὸ διὰ τῆς γνώσεως πάντων τῶν ὄντων θεὸν ἐπὶ γῆς δεῖξαι τὸν ἄνθρωπον: “La fin (τέλος) de la philosophie est de montrer que l’homme, par sa connaissance de tous les étants, est un dieu sur terre” (p. 6.32-33).⁵⁰ Quant aux caractères propres ou aux “qualités” de la philosophie (τὸ ὅποῦν τι) – qu’elle est à la fois théorique et pratique –, Elias les a déduits de la division de la philosophie (p. 26.6 sqq.), en s’appuyant particulièrement sur la définition selon laquelle la philosophie est “l’assimilation (ὁμοίωσις) à dieu autant qu’il est possible à l’homme”:

ἡ φιλοσοφία ὁμοία ἔστι θεῷ κατὰ τὸ δυνατὸν ἀνθρώπῳ, καὶ ἐπειδὴ ὁ θεὸς καὶ πάντα τὰ ὄντα γινώσκει καὶ τῶν δευτέρων πρόνοιαν ποιεῖται, εἰκότως καὶ ἡ φιλοσοφία μιμουμένη θεὸν διὰ μὲν τὴν καθόλου γνώσιν αὐτῆς τὸ θεωρητικὸν προεβάλλετο, διὰ δὲ καὶ <τὸ> τῶν δευτέρων προνοεῖν προεβάλλετο τὸ πρακτικόν (p. 27.9-13 Busse).

⁴⁷ On peut se demander si Elias se réfère plutôt aux *Topiques* qu’aux *Seconds Analytiques*. Relevons que c’est dans les *Topiques* (VIII 1, 157 a 8) que figure l’une des deux occurrences de ὅποῦν τί ἔστι chez Aristote (ἡ μὲν οὖν ἐπαγωγὴ ὅποῦν τί ἔστι, δῆλον: “Le type de chose qu’est l’induction est clair”, trad. Brunschwig, dans Aristote, *Topiques*, t. II, livres V-VIII, texte établi et traduit par J. Brunschwig, Les Belles Lettres, Paris 2007 [CUF], p. 108). L’autre référence, associée à la question τί, est à *Met.* Z 1041 a 6 (Τί δὲ χρὴ λέγειν καὶ ὅποῦν τι τὴν οὐσίαν...).

⁴⁸ David, *Proleg.* 1-15 Busse. Cf. Procl., *In Alc.* 275.1-4 Segonds: εἴρηται που καλῶς ὑπὸ τοῦ Ἀριστοτέλους, ὅτι τέτταρα προβλήματα ἔστι δι’ ἃ οἱ λόγοι καὶ αἱ ζητήσεις, τὸ εἰ ἔστι, τὸ τί ἔστι, τὸ ὅποῦν τί ἔστι καὶ τὸ διὰ τί ἔστι, καὶ ὅτι τὸν μέλλοντα γινώσσεσθαι τὸ τί ἔστιν ἀνάγκη προειδέσθαι τὸ εἰ ἔστιν (voir la n. 1, p. 434 de Segonds).

⁴⁹ εἰ ἔστι a analogie avec la méthode de division (διαιρητική), τί ἔστιν avec la méthode de définition (ὁριστική), ὅποῦν τί ἔστι, avec la méthode de démonstration (ἀποδεικτική), διὰ τί ἔστι, avec la méthode analytique (ἀναλυτική); cf. Elias, *In Isag.* 37.11 Busse (prologue). On a là encore un exemple caractéristique, dans les commentaires tardifs, de recherche de correspondances, menée dans un esprit de systématisme. Cf. n. 45 et 48.

⁵⁰ Cf. Psellus (XI^e s.), *Opusculum* 49, 103-104: Τέλος δὲ τῆς φιλοσοφίας τὸ διὰ τῆς γνώσεως τῶν ὄντων θεὸν ἐπὶ γῆς δεῖξαι τὸν ἄνθρωπον (Michael Psellus, *Philosophica minora. Opuscula logica, physica, allegorica, alia*, t. I, ed. J.M. Duffy, Teubner, Leipzig 1992 [Bibliotheca Teubneriana]). L’opuscule 49 tient lieu d’introduction à l’*Isagoge* (voir l’*Opusculum* 50: Σύνοψις τῶν πέντε φωνῶν καὶ τῶν δέκα κατηγοριῶν τῆς φιλοσοφίας); ce court texte attribué à Psellus est proche surtout de David, mais il a aussi certains traits communs avec Elias.

la philosophie est semblable (ὁμοία)⁵¹ à dieu pour autant qu’il est possible à l’homme, et, puisque le dieu à la fois connaît tous les étants et exerce sa providence sur les réalités inférieures, c’est à bon droit que la philosophie aussi, parce qu’elle imite dieu, projetait par sa connaissance universelle le théorétique et, par son activité providentielle également exercée sur les inférieurs, projetait le pratique.

Revenons encore à David. Comme nous l’avons vu plus haut, David présente les quatre questions “aristotéliennes”: “si la chose est, ce qu’elle est, de quelle qualité elle est, et en vue de quoi elle est” (εἰ ἔστι, τί ἔστι, ὅποῖόν τί ἔστι καὶ διὰ τί ἔστι),⁵² tout en précisant que, si la réponse à la deuxième (τί ἔστι), s’exprime dans une définition (ὀρισμός) et non pas par un simple nom (ὄνομα), la question ὅποῖόν τί ἔστι devient superflue, parce qu’elle est contenue dans l’établissement même de la définition. On peut penser que les prolégomènes anonymes édités par Moraux, s’inspirent de David en disant clairement: “Le τί ἔστι est révélé au moyen d’un nom ou par une définition: par un nom, comme lorsque, apercevant quelqu’un, je demande “qu’est-ce?” (τί ἔστι) et qu’on répond directement “un homme”; par une définition, lorsqu’on dit “un animal rationnel mortel susceptible d’intellect et de science”. Si on révèle le τί ἔστι par un nom, la question du ὅποῖόν τί ἔστι doit suivre nécessairement, mais s’il est par une définition, cela n’est nullement nécessaire, car ces deux questions sont comprises dans la définition” (Anon., *In Isag.* I, 22-24).

Ce qui est remarquable, c’est que chez David nous trouvons les deux dernières questions aristotéliennes traitées, malgré tout, explicitement à la fin de ses prolégomènes, après le long traitement de la question du τί ἔστι (μαθόντες οὖν διὰ τῶν προλαβόντων τί ἔστιν ἡ φιλοσοφία, ἔλθωμεν καὶ ἐπὶ τὸ ὅποῖόν τί ἔστιν: “après avoir appris par ce qui précède ‘ce qu’est’ la philosophie, venons-en aussi à la question de savoir ‘de quelle qualité elle est’”, p. 76.29-30).

L’auteur consacre alors plus de deux pages à la question du ὅποῖόν τί ἔστιν (p. 76.29-78.27). Mais d’emblée, David précise que la réponse à cette question a déjà trouvé sa solution dans le traitement du τί ἔστι, à la fois dans la partie consacrée à la définition et dans celle réservée à la division de la philosophie. En effet, dans la partie sur la division, il a été montré que la philosophie est à la fois théorétique et pratique. Il reste à montrer que, contrairement aux autres arts et sciences qui comportent aussi du théorétique et du pratique, comme la médecine ou la rhétorique, “la philosophie seule est théorétique et pratique au sens propre” (κυρίως μόνη ἡ φιλοσοφία ἐστὶ θεωρητικὴ καὶ πρακτικὴ, p. 77.2). Elle est plus théorétique que les autres savoirs, par l’universalité de son objet (tous les étants, y compris les étants divins) et par son éminence, et plus pratique, par la dignité de l’objet sur lequel elle exerce son action: l’âme ou les âmes. David en arrive aux mêmes conclusions à partir des six définitions, en tirant de celles-ci certains caractères dérivés, relevant du théorétique et du pratique: le caractère principal (ἀρχική, p. 77.27) de la philosophie tiré de la définition “elle est l’art des arts et la science des sciences”; le caractère purificateur (καθαριστική, p. 77.29) tiré de la définition “elle est préparation à la mort” et le caractère politique (πολιτική, p. 77.32-78.1)⁵³

⁵¹ Avec l’expression “pour autant qu’il est possible à l’homme”, on attend ὁμοίωσις; il faut peut-être supprimer κατὰ τὸ δυνατόν ἀνθρώπου.

⁵² Cf. Elias, *Proleg.*, p. 3.5 Busse.

⁵³ Notons que ces deux derniers caractères – cathartique et politique – renvoient aux degrés de “vertus” (ἀρεταί) correspondants; les dialogues platoniciens concernés sont le *Phédon* pour les vertus purificatrices, le *Gorgias* ou la *République* pour les vertus politiques (voir Olymp., *In Gorg.*, p. 6.1-6 Westerink). Cf. Marinus, *Proclus ou Sur le*

tiré de la définition de la philosophie comme “assimilation à dieu autant qu’il est possible à l’homme” (en imitant le divin dans le domaine pratique, le philosophe veut “mettre en ordre les mœurs et maintenir en l’homme un bon ordonnancement (εὐταξία) par le truchement des vertus” p. 78.3-4).

Pour finir, David aborde rapidement la dernière question du ‘pour quoi’ (τὸ διὰ τί ἐστίν, p. 78.27-79.28) à travers un examen des puissances ou facultés psychiques propres à l’homme, sous les deux aspects de la connaissance, relevant du théorétique, et des “puissances vitales” (αἰ ζωτικαὶ δυνάμεις, p. 79.7; 79.26) engagées dans l’action pratique (volonté et choix délibéré, ardeur et désirs).⁵⁴ Et David de conclure:

Τούτων οὖν οὕτως ἐχόντων, διὰ τοῦτο ἐπενοήθη ἡ φιλοσοφία διὰ τὸ τὰς τῶν ἀνθρώπων ψυχὰς κοσμεῖν, καὶ τὰς μὲν γνωστικὰς δυνάμεις κοσμεῖν διὰ τοῦ θεωρητικοῦ τὰς δὲ ζωτικὰς διὰ τοῦ πρακτικοῦ, ἡγουν διὰ τοῦ ποιεῖν ἡμᾶς κρατεῖν θυμοῦ καὶ ἐπιθυμίας καὶ μὴ ἔαν ἡμᾶς παρὰ τὸ δέον μῆτε θυμοῦσθαι μῆτε ἐπιθυμεῖν (p. 79.24-28).

Telles étant ces facultés, la philosophie a été conçue pour (διὰ τὸ...) mettre en ordre les âmes des hommes, pour mettre en ordre les puissances cognitives par le théorétique, les puissances vitales, par le pratique, c’est-à-dire en nous faisant maîtriser ardeur et désir et en ne nous permettant pas de manifester notre ardeur et notre désir contrairement au devoir.

Le διὰ τί, c’est-à-dire, ici encore, la recherche de la *cause finale*,⁵⁵ s’appuie naturellement sur les définitions, en particulier sur celle qui est analysée comme comprenant à la fois le théorétique et le pratique (p. 78.20-26), définissant la philosophie comme “assimilation à dieu autant qu’il est possible pour un homme” (ὁμοίωσις θεῷ κατὰ τὸ δυνατὸν ἀνθρώπῳ); rappelons que c’est précisément de cette définition que David tirait le caractère “politique” de la philosophie. En effet, dans la section où il traitait de la division dichotomique de la philosophie en théorétique et en pratique, David avait déjà abordé la question du but de la philosophie. Il précisait que, si la partie théorétique de la philosophie était concernée par la connaissance de tous les étants (πάντα τὰ ὄντα, p. 55.18), la partie pratique visait “la correction des mœurs” (κατόρθωσιν ποιεῖται τῶν ἡθῶν, p. 55.19):

Ἡ φιλοσοφία σκοπὸν ἔχει τὴν ψυχὴν κοσμεῖν. Ἐπειδὴ δὲ ἡ φιλοσοφία σκοπὸν⁵⁶ ἔχει τὴν ψυχὴν κοσμεῖν, διττὰς δὲ δυνάμεις ἔχει ἡ ψυχὴ, τὰς μὲν γνωστικὰς τὰς δὲ ζωτικὰς, καὶ γνωστικὰς μὲν αἰσθησιν φαντασίαν δόξαν διάνοιαν καὶ νοῦν, περὶ ὧν ἀνωτέρω ἐμάθομεν, ζωτικὰς δὲ βούλησιν προαίρεσιν θυμὸν καὶ ἐπιθυμίαν, τούτου χάριν καὶ ἡ φιλοσοφία εἰς δύο διαίρεται, τοῦτ’ ἐστίν

bonheur, texte établi, traduit et annoté par H. D. Saffrey et A.-Ph. Segonds, avec la collaboration de Concetta Luna, Les Belles Lettres, Paris 2001 (CUF), p. LXXXVII-LXXXVIII et le texte de Marinus, § 14-17 (vertus politiques de Proclus) et § 18-20 (vertus purificatrices).

⁵⁴ Notons que c’est aussi par cette distinction que la troisième question (τὸ ὁποῖόν τί ἐστίν) trouvait sa solution.

⁵⁵ Il faut noter que, dans son commentaire sur les *Seconds Analytiques*, Eustrate (XI^e s.) fait correspondre les quatre questions aux quatre causes aristotéliennes exposées dans la *Physique*: τὸ εἰ ἔστι (cause motrice), τὸ τί ἔστι (cause formelle), τὸ ὅτι (cause matérielle), τὸ διὰ τί (cause finale) (Eustr., *In Anal. post.*, p. 9.26-35). Comme le même schéma (avec l’inversion de la c. matérielle et de la c. formelle) se retrouve chez al-Kindī (IX^e s.), on peut supposer que les deux auteurs puisent à une source commune, directement ou indirectement, sans doute à un commentaire grec; cf. Isaac Israeli, *A Neoplatonic Philosopher of the Early Tenth Century* (*supra*, n. 36), p. 18. C’est là encore un exemple de la recherche de systématisme qui caractérise les commentaires tardifs; cf. *supra*, n. 45.

⁵⁶ Corriger la coquille de Busse (σκοζόν).

εἰς θεωρητικὸν καὶ πρακτικόν, ἵνα διὰ μὲν τοῦ θεωρητικοῦ τὰς γνωστικὰς δυνάμεις τῆς ψυχῆς κοσμήσῃ, διὰ δὲ τοῦ πρακτικοῦ τὰς ζωτικὰς· καὶ γὰρ τὸ πρακτικὸν διδάσκει ἡμᾶς τὸ κρατεῖν τοῦ θυμοῦ καὶ μὴ ἐρᾶν τῶν μὴ προσηκόντων (p. 56.8-16).

La philosophie a pour but (σκοπός) de mettre en ordre l'âme. (8) Puisque la philosophie a pour but de mettre en ordre l'âme, que l'âme possède des puissances de deux types, cognitives et vitales, et que les puissances cognitives sont la sensation, l'imagination, l'opinion, la pensée discursive et l'intellect (...), les puissances vitales, la volonté, le choix délibéré, l'ardeur et le désir, pour cette raison la philosophie aussi se divise en deux parties, c'est-à-dire en théorique et en pratique, pour mettre en ordre, par le théorique, les puissances cognitives de l'âme, par le pratique, ses puissances vitales; en effet, le pratique nous enseigne à maîtriser l'ardeur et à ne pas désirer ce qui n'est pas convenable.

Il est à noter que cette visée pratique ne concerne pas seulement l'élève dans sa formation, mais aussi le maître dans son enseignement de la philosophie, dont la tâche est, à l'imitation du dieu, “d'exercer sa providence sur les âmes moins parfaites en les faisant passer de l'ignorance à la connaissance” (τῶν ἀτελεστέρων ψυχῶν προνοεῖται [scil. ἡ φιλοσοφία] διὰ τὸ ἀπὸ τῆς ἀγνοίας ἐπὶ τὴν γνῶσιν αὐτὰς μεταφέρειν, p. 56.6-7).

On voit par là que c'est plutôt dans un désir de systématisme pédagogique que David traite explicitement, à la fin de son cours, du troisième point (ὁποῖόν τί ἐστι) et du quatrième (τὸ διὰ τί ἐστι). Le contraste avec Ammonius est ainsi frappant.

Il nous reste à considérer le Ps.-Elias. Comme nous ne possédons plus les sept premières leçons des prolégomènes du Ps.-Elias, nous ne connaissons pas la façon exacte dont procédait l'auteur dans la présentation des quatre questions. Mais il ne fait pas de doute qu'il devait adopter la même démarche que David, dans la mesure où, dans la dernière leçon de ses prolégomènes (leçon 23), il traite des deux dernières questions à la façon de David, en cherchant ‘quelle elle est’ (ὁποῖόν τί ἐστιν), au moyen de la division et des définitions: elle se révèle ainsi essentiellement théorique et pratique. Et comme chez David, le ‘pour quoi’ (τὸ διατί) trouve sa réponse dans la mise en ordre des facultés cognitives et des puissances vitales: la philosophie “éduque” (παιδεύει) les premières – sauf la sensation –⁵⁷ par la “théorie” (τῆ θεωρία), les secondes par l'action pratique (τῆ πράξις, leçon 23, § 18). Une fois encore, force est de constater que la réponse aux deux dernières questions n'est qu'une reprise pédagogique et systématique de ce qui a déjà été démontré.

3. Les antécédents néoplatoniciens

Il vaut la peine de voir comment ces questions herméneutiques ont été utilisées chez les néoplatoniciens avant la mise en place des cours (conservés) sur les *Prolégomènes à la philosophie*. Je retiens les trois auteurs suivants, qui nous livrent les témoignages les plus importants sur la question qui nous intéresse: (a) Plotin, (b) Syrianus-Hermias et (c) Proclus.

(a) Dans l'*Ennéade* VI 8 [39], “Sur le volontaire et la volonté de l'Un”, Plotin note, à propos du Premier principe de toutes choses, ceci:

(...) ζήτησιν ἅπασαν χρῆ νομίζειν ἢ τοῦ τί ἐστὶν εἶναι ἢ τοῦ οἶον ἢ τοῦ διὰ τί ἢ τοῦ εἶναι. Τὸ μὲν οὖν εἶναι, ὡς λέγομεν ἐκεῖνο εἶναι, ἐκ τῶν μετ' αὐτό. Τὸ δὲ διὰ τί ἀρχὴν ἄλλην ζητεῖ· ἀρχῆς δὲ τῆς

⁵⁷ ἢ αἰσθησις ἀδίδακτα ἐνεργεῖ (leçon 23, § 20). Le caractère immédiat et passif de la perception sensible empêche qu'elle puisse être à proprement parler éduquée.

πάσης οὐκ ἔστιν ἀρχή. Τὸ δὲ οἷόν ἐστι ζητεῖν τί συμβέβηκεν αὐτῷ, ᾧ συμβέβηκε μηδέν. Τὸ δὲ τί ἐστι δηλοῖ μᾶλλον τὸ μηδέν δεῖν περὶ αὐτοῦ ζητεῖν, αὐτὸ μόνον εἰ δυνατὸν αὐτοῖς λαβόντας ἐν νῷ μηδέν αὐτῷ θεμιτὸν εἶναι προσάπτειν μαθόντας.⁵⁸

Il faut que toute recherche considère ou le ‘ce qu’est la chose’, ou ‘de quelle qualité elle est’, (τὸ οἷόν ἐστι), ou le ‘pourquoi’, ou l’‘existence’ (τὸ εἶναι). Pour l’existence, lorsque nous disons que (le Premier) est, on tire (cette affirmation) des êtres qui viennent après lui. Le ‘pourquoi’ recherche un principe différent de lui; mais, du principe de tout il n’y a pas de principe. Rechercher le ‘de quelle qualité il est (τὸ οἷόν ἐστι), c’est chercher quel attribut s’applique à lui – à qui aucun attribut ne s’applique. Le ‘qu’est-ce qu’il est’ montre davantage qu’il ne faut rien rechercher à son sujet, puisqu’on l’accueille seul en notre intellect, autant qu’il nous est possible, sachant qu’il n’est pas permis de lui ajouter quoi que ce soit.

La formulation et l’ordre des quatre questions sont assez libres – ce qui n’est guère surprenant chez Plotin – par rapport à Aristote (τὸ ὅτι, τὸ διότι, εἰ ἔστι, τί ἐστιν) et par rapport à la tradition scolaire des *Prolegomènes* (εἰ ἔστι, τί ἐστι, ὁποῖόν τί ἐστι καὶ διὰ τί ἐστι), mais sont aisément reconnaissables: τὸ τί ἐστιν, τὸ οἷόν, τὸ διὰ τί, τὸ εἶναι;⁵⁹ notons que dans la reprise des questions, l’ordre est inversé: τὸ εἶναι, τὸ διὰ τί, τὸ οἷόν, τὸ τί ἐστι. Dans une démarche qu’on peut qualifier d’analogique, voire apophatique, Plotin nie ici que l’on puisse appliquer proprement à l’Un le quadruple questionnement de “toute recherche”, c’est-à-dire les quatre questions aristotéliennes; et Henry-Schwyzler ont raison de renvoyer dans leur appareil à *An. post.* II 1. Ce qui importe ici, c’est que dès la seconde moitié du III^e s., chez celui que l’on considère comme le fondateur du “néoplatonisme”, les quatre questions scientifiques aristotéliennes figurent comme un ensemble de questions à poser dans “toute recherche”, même à propos de l’Un auquel elles ne peuvent proprement s’appliquer.

(b) Dans son commentaire, ou ses notes (σχόλια), sur le *Phèdre*,⁶⁰ Hermias d’Alexandrie, qui fut le condisciple à Athènes de Proclus chez Syrianus, a recours aux quatre questions aristotéliennes de façon implicite et explicite. On admet en général que les scholie sur le *Phèdre* sont les notes prises par Hermias au cours de Syrianus (m. 437), même si elles ne sont pas explicitement ἀπὸ φωνῆς (j’utiliserai ainsi la dénomination “Hermias-Syrianus”).⁶¹ On

⁵⁸ Plot., *Enn.* VI 8[39], 11.5-13 (Plotini *Opera*, t. III, ed. P. Henry et H.-R. Schwyzler, Oxford U.P., Oxford 1982 (Oxford Classical Texts) = *editio minor*. Notons que le texte de cette édition diffère dans les deux dernières lignes (αὐτὸ μόνον εἰ δυνατὸν αὐτοῖς λαβόντας ἐν νῷ μηδέν αὐτῷ θεμιτὸν εἶναι προσάπτειν μαθόντας) de celui de l’*editio major* (Désclée de Brouwer-Brill, Bruxelles-Leiden 1973: αὐτὸ μόνον εἰ δυνατὸν αὐτοῖς λαβόντας, ἐν τῷ μηδέν αὐτῷ θεμιτὸν εἶναι προσάπτειν μαθόντας).

⁵⁹ Je relève en particulier la traduction d’Armstrong (les italiques sont de moi): “every inquiry is about either what something is, or of what kind it is, or why it is, or if it is (Plotinus, *Enneads* VI 6-9, with an english translation by A.H. Armstrong, vol. VII, Harvard U.P.-William Heinemann, Cambridge MA-London 1988 (Loeb Classical Library), p. 261. On voit que pour τὸ εἶναι, Armstrong traduit en fait la formule d’Aristote (εἰ ἔστι).

⁶⁰ Hermias Alexandrinus, *In Platonis Phaedrum scholia*, ed. P. Couvreur, Emile Bouillon, Paris 1901 (Bibliothèque de l’Ecole des Hautes Etudes 133) – mes références sont à cette édition; cf. aussi Hermias Alexandrinus, *In Platonis Phaedrum Scholia*, ed. by C.M. Lucarini – C. Moreschini, De Gruyter, Berlin-New York 2012 (Bibliotheca Teubneriana). Traduction anglaise: Hermias, *On Plato Phaedrus 227a – 245e*, trans. by D. Baltzly – M. Share, Bloomsbury, London 2018 (Ancient Commentators on Aristotle), et Hermias, *On Plato Phaedrus 245e – 257c*, trans. by D. Baltzly – M. Share, Bloomsbury, London 2022 (Ancient Commentators on Aristotle); la traduction de la dernière partie du commentaire (257 D - 279 C) n’est pas encore parue.

⁶¹ Cf. C. Luna, “Syrianus d’Alexandrie”, in Goulet (dir.), *DPhA (supra*, n. 16), t. VI (2016), p. 678-707, en particulier p. 688-91.

peut donc attribuer sans trop de risque au maître de Proclus et d’Hermias la mention de nos quatre questions.⁶²

Dans un premier passage, à propos de la définition de l’“amour intempérant” (ἀκόλαστος ἔρωσ) (*In Phaedr.*, p. 5018-20), Hermias-Syrianus commente le fameux passage où Socrate présente, en un discours fictif adressé à un jeune garçon, la bonne méthode pour discuter d’un sujet quelconque: Περὶ παντός, ὃ παῖ, μία ἀρχὴ τοῖς μέλλουσι καλῶς βουλευέσθαι· εἰδέναι δεῖ περὶ οὗ ἂν ἦ ἡ βουλή, ἢ παντός ἀμαρτάνειν ἀνάγκη, *Phaedr.* 237 B 7-C 2:⁶³ “Sur toute chose, mon enfant, il y a un seul point de départ pour ceux qui veulent bien délibérer: il faut savoir sur quoi porte la délibération, ou alors on se trompe nécessairement sur tout”; il s’agit pour Socrate de commencer par connaître l’essence des choses (ἡ οὐσία ἐκάστου 237 C 3), c’est-à-dire ici de se mettre d’accord “sur la nature de l’amour et la puissance qui est la sienne” (περὶ ἔρωτος οἷόν τ’ ἔστι καὶ ἣν ἔχει δύναμιν 237 C 9). Il est intéressant de constater que le texte platonicien sera interprété sur fond des questions aristotéliennes: le οἷόν ἐστι comme le ὁποῖόν τί ἐστι (= ὅτι ἐστὶ des *Seconds Analytiques*) permet de qualifier l’amour intempérant, comme “déplaisant, honteux, et nuisible à la fois pour l’âme, le corps et les choses extérieures” (ἀηδὴς καὶ αἰσχρὸς καὶ βλαβερὸς καὶ τῇ ψυχῇ καὶ τῷ σώματι καὶ τοῖς ἐκτός (p. 50.18-19) – ce qui en constitue sa différence), la question de l’essence de la chose (οὐσία 237 C 3)⁶⁴ renvoyant à la question τί ἐστι introduite par le commentateur et conduisant à une définition par le moyen de divisions. Le commentateur interprète le texte comme s’il contenait les deux questions aristotéliennes sous les formules platoniciennes ἡ οὐσία ἐκάστου et οἷόν τ’ ἔστι (qu’il a peut-être lu οἷόν τί ἐστι).

Plus loin dans le commentaire où Socrate cherche à définir l’art oratoire véritable – la question porte sur la définition, à propos de l’orateur, du “bien” parler et du “bien” écrire” (ὅπη καλῶς ἔχει λέγειν τε καὶ γράφειν)–⁶⁵ le commentateur commence par se référer explicitement aux quatre questions d’Aristote en usant précisément du vocabulaire des *Seconds Analytiques*. Il vaut la peine de regarder le passage de plus près.

Ὁ φιλόσοφος Ἀριστοτέλης τέσσαρά τινα ἐν παντὶ ζητεῖ λόγῳ· ἀπλᾶ μὲν δύο, τὸ εἶ ἐστι καὶ τὸ τί ἐστι, σύνθετα δὲ δύο, ὅτι ἐστι καὶ διὰ τί ἐστίν· οἷον εἶ ἐστι κενόν, ἢ εἶ ἐστι ψυχῆ, ἢ εἶ ἐστι σκινδαψός· καὶ ἐπὶ μὲν τῶν ἐναργῶν οὐ δεῖ ζητεῖν τὸ εἶ ἐστίν, ἀλλὰ τὸ τί ἐστίν· οὐδεὶς γὰρ ζητεῖ εἶ ἐστίν ἀνθρώπος διὰ τὸ ἐναργές, ἀλλὰ τί ἐστίν· ἐπὶ δὲ τῶν μὴ ἐναργῶν ζητητέον καὶ τὸ εἶ ἐστίν· οὐδεὶς γὰρ λέγει τί ἐστι σκινδαψός πρὶν μαθεῖν τὸ εἶ ἐστίν. Ἐπὶ δὲ τῶν συνθέτων, ἐφ’ ὧν ἄλλο ἄλλου κατηγορεῖται, ζητητέον τὸ ὅτι ἐστίν, εἰθ’ οὕτω τὸ διότι· οἷον ὅτι ἐστίν ἐκλειψις· ἢ γὰρ ἐκλειψίς τινός ἐστιν ἐκλειψις· πρότερον οὖν εἰδέναι δεῖ ὅτι ἢ σελήνη ἐκλείπει, εἰθ’ οὕτω καὶ διὰ τί ἐκλείπει. Πρὸ δὲ τῶν τεσσάρων τούτων ἄλλο ἐστίν ὃ δεῖ ζητεῖν, τὸ τί σημαίνει αὐτὸ τὸ ὄνομα.⁶⁶

⁶² Cf. D.J. O’Meara, *Pythagoras Revived. Mathematics and Philosophy in Late Antiquity*, Clarendon Press, Oxford 1989, p. 124-8. O’Meara souligne l’importance de Jamblique pour Syrianus “as regards at least the evaluation of Aristotle”, p. 128. Le recours aux quatre questions aristotéliennes dans le commentaire sur le *Phèdre* pourrait peut-être remonter, par l’intermédiaire de Syrianus, à la méthode exégétique de Jamblique.

⁶³ Dans ses *Prolégomènes*, David cite ce passage du *Phèdre* au moment d’aborder la question du τί ἐστι.

⁶⁴ Au début de son commentaire, Hermias-Syrianus reformule clairement l’énoncé platonicien comme portant sur l’essence: περὶ παντός, ὃ παῖ, μία ἀρχὴ εἰδέναι περὶ οὗ ὃ λόγος, ἢ παντός ἀμαρτάνειν ἀνάγκη, τουτέστιν εἰδέναι τὴν οὐσίαν περὶ οὗ ὃ λόγος (*In Phaedr.*, p. 4.23-25 Couvreur).

⁶⁵ Plat., *Phaedr.*, 259 E 2.

⁶⁶ Herm., *In Phaedr.*, p. 217.26-218.8 Couvreur (cf. Hermias Alexandrinus, *In Platonis Phaedrum scholia* [*supra*, n. 60], p. 228.7-18]. Cf. aussi Herm., *In Phaedr.*, p. 50.18-23 Couvreur.

Le philosophe Aristote recherche dans tout discours (λόγος) quatre choses, deux simples, ‘si la chose existe’ et ‘ce qu’elle est’, et deux complexes, ‘que c’est le cas’ (ὅτι ἔσται)⁶⁷ et ‘pourquoi c’est le cas’ (διὰ τί ἔστιν),⁶⁸ par exemple, ‘si le vide existe’ ou ‘si l’âme existe’ ou ‘si le *skindapsos*⁶⁹ existe’. Pour les choses évidentes, il ne faut pas poser la question ‘si la chose existe’, mais ‘ce qu’elle est’: personne ne recherche ‘si l’homme existe’, à cause de l’évidence, mais ‘ce qu’il est’. Mais à propos des choses non évidentes il faut aussi rechercher ‘si la chose existe’. En effet, personne ne dit ‘ce qu’est’ le *skindapsos* avant de savoir ‘s’il existe’. Dans le cas des choses complexes, pour lesquelles une chose est prédiquée d’une chose, il faut rechercher ‘le fait’, et ensuite le ‘pourquoi c’est le cas; Par exemple, ‘le fait qu’il y a une éclipse; en effet, l’éclipse est éclipse de quelque chose. Par conséquent, il faut d’abord savoir ‘que’ c’est la lune qui subit une éclipse, ensuite pourquoi elle subit une éclipse. Et avant même ces quatre questions il faut enquêter sur un autre point, ‘ce que signifie’ le nom lui-même.

Comme on le voit, Hermias, ou plutôt Syrianus dont on sait qu’il avait lu et commenté en cours, devant Proclus, l’*Organon*,⁷⁰ donc certainement les *Seconds Analytiques*,⁷¹ s’appuie sur le texte du premier chapitre du livre II, jusque dans la formulation qu’il adopte. Il semble bien distinguer deux groupes de questions et non quatre questions à poser sur le même sujet.⁷² On peut en conclure que le commentateur avait une connaissance directe du texte aristotélicien. Et cela est confirmé par l’ajout d’une cinquième question – en fait une question préalable –, celle de la signification des termes, qui est exposée dans le chapitre premier du livre I des *Seconds Analytiques*.⁷³

(c) Proclus, l’élève de Syrianus à Athènes, qui avait lu avec son maître, en deux ans, “tous les traités d’Aristote” dont ceux concernant la logique, se réfère à plusieurs reprises aux

⁶⁷ Il faudrait écrire τὸ τί ἐστί; sans doute aussi ὅτι ἐστί (ou ὅ τί ἐστί) et διὰ τί ἐστί: le verbe n’a pas ici, me semble-t-il, le sens existentiel. ὅτι ἐστί renvoie à l’attribution d’un prédicat (P) à un sujet (S): = que P appartient à S); cf. *supra*, n. 13; la traduction allemande (daß es ist) me semble pour le moins ambiguë, in: Hermeias von Alexandrien, *Kommentar zu Platons Phaidros*, übersetzt und eingeleitet von H. Bernard, Mohr Siebeck, Tübingen 1997 (Philosophische Untersuchungen 1), p. 372.

⁶⁸ Même remarque que dans la note précédente: il faut écrire διὰ τί ἐστί (= “pourquoi c’est le cas que P appartient à S”).

⁶⁹ Exemple traditionnel d’un son articulé sans signification.

⁷⁰ Cf. Marinus, *Proclus ou Sur le bonheur* (*supra*, n. 53), § 13, 1-4: “en moins de deux années complètes, Syrianus lut avec lui [Proclus] tous les traités d’Aristote, ceux de logique, de morale, ...”.

⁷¹ Cf. C. Luna, art. “Syrianus d’Alexandrie”, in Goulet (dir.), *DPhA* (*supra*, n. 16), t. VI (2016), p. 678-707, en particulier p. 679 (avec la référence à Marinus). Cf. A. Longo, “Les *Seconds Analytiques* dans le commentaire de Syrianus sur la *Métaphysique* d’Aristote”, in F. A. J. de Haas – M. Leunissen – M. Martijn (eds), *Interpreting Aristotle’s Posterior Analytics in Late Antiquity and Beyond*, Brill, Leiden-Boston 2010 (Philosophia Antiqua 124), p. 123-33, en particulier p. 133: “non seulement Syrianus connaissait les *Seconds Analytiques* d’Aristote [dont il avait fait l’exégèse en cours, p. 124], mais il en avait une haute estime”.

⁷² Dans l’application de ce schéma heuristique au texte platonicien, Hermias semble ne répondre qu’aux trois premières questions; il trouve la réponse à la première question dans l’affirmation “qu’il faut rédiger des discours” (ὅτι δεῖ συγγράφειν, p. 218.8 Couvreur), à la deuxième, que bien parler et bien écrire consiste à se régler sur la vérité (question: τίς ὁ τρόπος τοῦ καλῶς γράφειν, p. 218.11 Couvreur), à la troisième, qu’il faut se rapporter aux Muses et aux dieux (question: πῶς δεῖ συγγράφειν, p. 218.10-11 Couvreur). Il ressort de la suite du texte que le but visé (τὸ διὰ τί) est de persuader en visant le juste (pour le judiciaire), le bon (pour le délibératif) et le beau (pour le panégyrique) véritables.

⁷³ *Anal. post.* I 1 71 a 13 (τί τὸ λεγόμενόν ἐστί); cf. Themistius, *Analyticorum posteriorum paraphrasis*, ed. M. Wallies, Reimer, Berlin 1900 (CAG V 1), p. 2.28 (τί τὸ λεγόμενον ὄνομα σημαίνει).

questions aristotéliennes de façon explicite. Dans son commentaire sur le *Timée*, on lit à propos de l’univers (τὸ πᾶν):

Εἴτε οὖν τοῖς Ἀριστοτελικοῖς ἐφέπεσθαι δεῖ προβλήμασι, μετὰ τὸ τί ἐστι τὸ πᾶν καὶ ὁποῖόν ἐστιν ἀνάγκη τὸ διὰ τί ἐστι ζητεῖν· εἴρηται γὰρ ὅτι γενητὸν μὲν ἐστίν, εἰκὼν δὲ τοῦ ὄντος, καὶ δεῖ προσδιασκέψασθαι τίνος ἔνεκα γέγονεν· εἴτε κατὰ τὰς Πλατωνικὰς αἰτίας...⁷⁴

Si donc on doit se laisser guider par les ‘problèmes aristotéliens’, nécessairement, après le ‘ce qu’est’ l’univers et ‘de quelle sorte il est’ (ὁποῖόν ἐστι), on cherchera le ‘pourquoi’; on dit en effet d’une part qu’il est devenu, d’autre part qu’il est une copie de l’étant (τὸ ὄν): il faut dès lors examiner en plus ‘en vue de quoi’ (τίνος ἔνεκα) il est né. Si d’autre part, conformément aux causes platoniciennes, ...⁷⁵ (Suit l’énumération des six causes “platoniciennes” exprimées sous forme prépositionnelle, rapportées toutes à la cause finale: δι’ ὅ (cause finale), πρὸς ὅ (c. paradigmatique), ὑφ’ οὗ (c. efficiente ou démiurgique), δι’ οὗ (c. instrumentale), καθ’ ὅ (c. formelle), ἐξ οὗ ἢ ἐν ᾧ (c. matérielle).

On notera que, si Proclus se réfère formellement au cadre aristotélien des quatre questions – devant l’évidence, le εἰ ἔστι n’a pas lieu d’être posé –, c’est pour rebondir, avec le διὰ τί ἐστι, compris comme exprimant la cause finale, sur l’examen des six causes “platoniciennes”.

D’autre part, dans un passage de son commentaire sur l’*Alcibiade*, le Diadoque oppose la connaissance scientifique de la notion de juste au préjugé du vulgaire:

Εἴρηται που καλῶς ὑπὸ τοῦ Ἀριστοτέλους ὅτι τέτταρα προβλήματα ἐστὶ δι’ ἃ οἱ λόγοι καὶ αἱ ζητήσεις, τὸ εἰ ἔστι, τὸ τί ἐστι, τὸ ὁποῖόν τί ἐστι καὶ τὸ διατί ἐστι, καὶ ὅτι τὸν μέλλοντα γνώσεσθαι τὸ τί ἐστίν ἀνάγκη προειδέναι τὸ εἰ ἔστιν. Αὐτῶν δὲ ἄρα τῶν τεσσάρων τούτων προεγνώσθαι δεῖ τὸ τί σημαίνει· μὴ γὰρ ἔχοντες ψιλὴν τοῦ πράγματος ἔνοιαν οὐδ’ ἂν εἰ ἔστι γινώσκοιμεν.⁷⁶

Aristote a dit fort justement quelque part qu’il y a quatre sortes de ‘problèmes’ qui suscitent discussion et recherche: savoir ‘si la chose existe’, ‘ce qu’elle est’, ‘de quelle sorte elle est’ et ‘pourquoi elle est’, et aussi que, qui veut connaître ‘ce qu’elle est’, doit auparavant savoir ‘si elle existe’. Mais avant ces quatre problèmes eux-mêmes, il faut au préalable savoir ce que signifie le nom, car si nous n’avons pas une simple notion de la chose, nous ne saurions même pas connaître ‘si elle existe’ (trad. A.-Ph. Segonds, légèrement modifiée).

Il convient évidemment de rapprocher ce texte de Proclus de celui d’Hermias-Syrianus cité ci-dessus (Herm., *In Phaedr.*, p. 217.26-218.8) et d’en constater la parenté. Il faut noter en particulier que les deux textes relèvent la nécessité, préalable à la discussion des quatre questions, de posséder une connaissance nominale de la chose qu’on va soumettre à examen (selon *Anal. post.* I 1). On a là, je pense, une preuve incontestable que Syrianus et ses élèves avaient une connaissance directe des *Seconds Analytiques*,⁷⁷ même si Proclus change la formulation de la

⁷⁴ Procl., *In Tim.* I 357, 3-7.

⁷⁵ Traduction Festugière, légèrement modifiée.

⁷⁶ Procl., *In Alc.* 274.30-275.7 Segonds.

⁷⁷ Bien entendu, Porphyre et Jamblique connaissaient les *Seconds Analytiques*; on a quelques indices d’un commentaire de Porphyre (voir “Porphyre de Tyr”, in Goulet [dir.], *DPhA* [supra, n. 16], t. Vb [2012], M. Chase, p. 1355 et H. Hugonnard-Roche, p. 1450); Jamblique n’a commenté, semble-t-il, que les *Pre-*

troisième question (τὸ ὁποῖόν τί ἐστι au lieu de ὅτι ἔστι [ἐστι]) et que tous les deux adoptent un ordre logique des questions, désormais différent de celui de l'exposé aristotélicien.

4. La tradition rhétorique et les quatre “questions” aristotéliciennes

Une dernière étape de notre parcours nous conduit à considérer rapidement la tradition rhétorique, qui mériterait un examen plus approfondi.

Je commencerai par un “fragment” de Porphyre (234–ca 305), tiré d'un ouvrage intitulé *Collection de recherches rhétoriques* (Συναγωγὴ τῶν ῥητορικῶν ζητημάτων);⁷⁸ il s'agit d'une scholie au Περὶ στάσεων (*De Statibus, Sur les états de cause*) d'Hermogène (II-III^e s.):

“Ὅτι ὁ Πορφύριος ἐν τῇ Συναγωγῇ τῶν ῥητορικῶν ζητημάτων φησὶν ὅτι “τρία εἰσὶν τὰ γενικώτατα ζητήματα· εἰ ἔστιν, τί ἐστιν, ὁποῖόν τί ἐστιν. Καὶ τὸ μὲν εἰ ἔστιν <ἐν τῷ στοχασμῷ, τὸ δὲ τί ἐστιν>, ἐν τῷ ὄρω, τὸ δὲ ὁποῖόν τί ἐστιν ἐν ταῖς ἀλλαῖς (scil. στάσεσιν)”.

Porphyre, dans sa *Collection de recherches rhétoriques*, dit qu'il y a trois types de recherches les plus générales: ‘si la chose existe’, ‘ce qu'elle est’, ‘de quelle qualité elle est’ (ὁποῖόν τί ἐστιν). La première, ‘si la chose existe’, <est (traitée) dans la conjecture, la deuxième, ‘ce qu'elle est’>, dans la définition, la troisième, ‘de quelle qualité elle est’, dans les autres (états de cause).⁷⁹

On verra que les trois questions εἰ ἔστιν, τί ἐστιν, ὁποῖόν τί ἐστιν – la question du ‘pourquoi’ n'a pas sa place ici –, réapparaît régulièrement dans les discussions des rhéteurs sur les états de cause. Comme elles figurent déjà, dans le même contexte, chez Cicéron⁸⁰ (I^{er} s. av. J.-C.) et chez Quintilien (I^{er} s. ap. J.-C.) – quale sit (ὁποῖόν ἐστι), à côté de an sit ou sitne (εἰ ἔστι) et quid sit (τί ἐστι) –, on peut penser qu'elles remontent au rhéteur à qui l'on rapporte généralement la systématisation de la doctrine des états de cause: Hermagoras de Temnos (seconde moitié du II^e s. av. J.-C.). Ces questions (ζητήματα), identiques dans leur forme aux questions des philosophes, appartiennent à la tradition rhétorique et leur rapport avec les *Seconds Analytiques* est assez lâche. Mais cette tradition rencontrera la tradition philosophique, dans des textes plus tardifs, pour structurer les introductions elles-mêmes à la rhétorique, à la manière des prolégomènes à la philosophie. Il vaut la peine de considérer quelques textes significatifs.

Je me réfère d'abord au rhéteur Hermogène (II^e – début III^e s.),⁸¹ antérieur à Porphyre d'un siècle environ, dont l'importance pour l'histoire de la rhétorique dans l'Antiquité tardive et

miers Analytiques (voir J. Dillon, “Iamblichos de Chalcis”, in Goulet [dir.], *DPhA* [supra, n. 16], t. III [2000], p. 833).

⁷⁸ Porphyrius philosophus, *Fragmenta*, ed. A. Smith, Teubner, Stuttgart-Leipzig 1993 (Bibliotheca Teubneriana), fr. 417.

⁷⁹ En particulier dans l'état de cause appelé “qualification” (ποιότης); voir Hermagoras, *Fragments et témoignages*, textes édités, traduits et commentés par F. Woerther, Les Belles Lettres, Paris 2012, p. XVI-XVII. Voir aussi Barnes, in *Porphyry, Introduction*, p. 89 et n. 111; Barnes traduit les trois questions ainsi: “If it is, What it is, What sort of so-and-so it is”.

⁸⁰ Cic., *Orator* 45 (l'ouvrage date de 46 av. J.-C.); cf. Cicéron, *L'Orateur*, texte établi et traduit par A. Yon, Les Belles Lettres, Paris 1964 (CUF), p. XLVIII; le passage est repris par Quintilien, *Inst.* III 6, § 44. Quintilien met en rapport les questions avec les catégories aristotéliciennes en *Inst.* III 6, 23-24 (cf. R. Bodéüs, in Aristote, [Catégories], Les Belles Lettres, Paris 2001 [CUF], p. XXII et n. 1).

⁸¹ Après avoir examiné les témoignages, M. Patillon conclut: “Je retiens comme probable que notre Hermogène enseignait la rhétorique durant le IIe s.”, in Hermogène, *Les Etats de cause*, texte établi et traduit par M. Patillon, in *Corpus Rhetoricum*, t. II, Les Belles Lettres, Paris 2009 (CUF), p. XVIII.

au-delà est déterminante.⁸² On retrouve les trois questions de Porphyre dans sa discussion de la “métalepse” (cause “déclinatoire”, *translativa*, chez les latins).⁸³ Dans son traité *Sur les états de cause* (Περὶ τῶν στάσεων, *De Statibus*),⁸⁴ le rhéteur note:

ἐν γὰρ τῇ μεταλήψει οὔτε εἰ ἔστι τι προηγουμένως ζητήσεις, καθάπερ ἐν στοχασμῷ, οὔτε τί ἔστι, καθάπερ ἐν ὄρω, οὔτε ὁποῖόν τί ἐστίν, ὡς ἐν τοῖς λοιποῖς, ἀλλ’ αὐτὸ τοῦτο, εἰ δεῖ ζητῆσαι τι τούτων.⁸⁵

Dans la métalepse, la question primordiale ne sera pas de savoir ‘si une chose existe’, comme dans la conjecture, ni ‘ce qu’elle est’, comme dans la définition, ni ‘quelle est sa qualité’ comme dans les états de cause suivants, mais le point même de savoir si l’on doit poser l’une de ces questions (trad. M. Patillon).

Dans la première moitié du V^e siècle, le néoplatonicien Syrianus – les arguments de C. Luna en faveur de l’identité du rhéteur (σοφιστής) et du philosophe néoplatonicien sont pleinement convaincants –,⁸⁶ dans son “traité” *De statibus*, qui intègre largement des éléments de son commentaire sur le traité homonyme d’Hermogène,⁸⁷ remarque, à propos de la métalepse:

ἐὰν δὲ τῶν μὲν προειρημένων μηδὲν ἢ ζητούμενον, μήτε εἰ ἔστι μήτε <τί ἐστι μήτε> ὁποῖόν τί ἐστι, περὶ δὲ <τοῦ> εἰ χρὴ τὸν ἀγῶνα εἰσελθεῖν <ἢ> μή, γίνεται μετάληψις.⁸⁸

Mais s’il n’est posé aucune des questions précédentes, ni si ‘la chose existe’, ni ‘ce qu’elle est’, ni ‘de quelle qualité elle est’, mais que la question soit: faut-il ou non engager le procès, on a une métalepse (traduction Patillon, légèrement modifiée).

Les trois questions se réfèrent, dans le cadre d’un procès, à l’existence de l’acte en cause, à son identité et à sa qualification; en généralisant le propos, Syrianus affirmera: ἐν παντί δὲ πράγματι πρῶτον εἰ ἔστι ζητοῦμεν, δεύτερον τὸ τί ἐστι, τρίτον τὸ ὁποῖόν τί ἐστίν (III 2, 11, p. 56 Patillon): “dans toute affaire nous recherchons premièrement ‘si la chose existe’, deuxièmement ‘ce qu’elle est’, troisièmement ‘de quelle qualité elle est’” (trad. Patillon légèrement modifiée.)

Cette tradition rhétorique ancienne, dont le vocabulaire a pu influencer ou contaminer la tradition philosophique des quatre causes, est sans doute indépendante du texte des *Seconds Analytiques* en ce qu’elle est antérieure, dans ses premières manifestations, à l’édition des traités d’Aristote par Andronicos de Rhodes.

⁸² Selon M. Patillon, le *Corpus Rhetoricum*, comportant le traité d’Hermogène *Sur les Etats de cause*, a été constitué comme cours complet de rhétorique vers la fin du V^e s. Cf. *Corpus Rhetoricum*, [t. I], Anonyme, *Préambule à la rhétorique*; Aphthonios, *Progymnasmata*; en annexe: Pseudo-Hermogène, *Progymnasmata*, textes établis et traduits par M. Patillon, Les Belles Lettres, Paris 2008 (CUF), p. V.

⁸³ Cf. par ex. Cicéron, *De Inventione* I 10 et 16. Dans cet état de cause, la controverse porte sur la dénomination de la cause et sur l’instance judiciaire adéquate; voir aussi F. Woerther, in Hermagoras, *Fragments et témoignages* (*supra*, n. 79), p. XVI et n. 28.

⁸⁴ Sur les états de cause et la métalepse, on peut se référer commodément à M. Patillon, *Eléments de rhétorique classique*, Nathan, Paris 1990 (Nathan Université), p. 127-40.

⁸⁵ Hermogène, *Les Etats de cause*, II 14, 3-7, p. 17-18 Patillon.

⁸⁶ Cf. C. Luna, “Syrianus d’Alexandrie”, in Goulet (dir.), *DPhA* (*supra*, n 16), p. 678-707, en particulier p. 702-3, avec des remarques intéressantes sur le rapport entre la rhétorique et la philosophie chez les commentateurs néoplatoniciens (p. 703).

⁸⁷ Cf. Patillon, in Hermogène, *Les Etats de cause*, p. IX-XI.

⁸⁸ Syr. *De Statibus* III 1,5, p. 52 Patillon; cf. aussi X 1, 2-5, p. 144-5 Patillon.

Pour terminer, je mentionnerai un exemple tiré d'un ensemble de textes qui nous rapprochent des prolégomènes à la philosophie, non seulement dans leur structure, mais aussi dans leur contenu et sans doute dans leur fonction. Il s'agit de prolégomènes à la rhétorique en général, souvent de date et d'auteurs incertains et tardifs, qui procèdent précisément comme nos prolégomènes à la philosophie à travers quatre questions fondamentales.⁸⁹ Le plus ancien conservé, semble-t-il, est un court texte attribué par certains manuscrits à un mystérieux rhéteur, ou professeur de rhétorique, *Trophônios* (Τροφωνίου σοφιστοῦ) –⁹⁰ du nom du héros oraculaire de Lébadée en Béotie. Dans son recueil de prolégomènes à la rhétorique, où il figure en n° 1, H. Rabe considère le texte comme antérieur au VI^e s., parce que l'auteur est qualifié de σοφιστής (*Sophista nominatur auctor; saec. VI igitur non erat inferior*).⁹¹ Il considère l'auteur comme chrétien, parce qu'il se sert du nom de "Pierre" dans un exemple (9.4-5), et note – ce qui apparaît clairement même à une lecture rapide – que l'auteur a avec David (et Elias) beaucoup de points communs, jusque dans l'expression (cf. les exemples mentionnés de rencontre avec Ammonius, Olympiodore et David, p. XXV-XXVI). Avec ses références explicites à Platon, Aristote (ἐν τοῖς Τοπικοῖς, p. 8.21; 9.16; 12.7), Porphyre (ἐν τῇ τῶν Πέντε φωνῶν πραγματείᾳ, p. 8.21-22; 9.23; ἐν τε ἄλλοις καὶ ἐν τῇ Εἰσαγωγῇ), l'auteur semble bien posséder une formation philosophique. Je donne le début du texte (p. 1.4-12 Rabe).

Ἐπειδὴ τέσσαρές εἰσιν αἱ ἀνωτάτω ζητήσεις, φημὶ δὴ τὸ εἶ ἔστι, τὸ τί ἔστι, τὸ ὅποῖόν τί ἔστι καὶ τὸ διὰ τί ἔστιν, ἐξ ὧν αἱ μὲν δύο, ἢ τε τὸ τί ἔστι ζητοῦσα καὶ ἢ τὸ διὰ τί ἔστιν, ἐν πᾶσι ζητεῖσθαι εἰώθασιν πλὴν τῶν ὁμολογουμένων ἀνυπάρχων – ἐν ἐκείνοις μὲν γὰρ οὐδεμία ζητεῖται –, αἱ δὲ λειπόμεναι ἕτεραι οὐκ ἐν πᾶσιν ἀλλ' ἐν τισί, φέρε προὐ τῶν ἄλλων ἀπάντων καὶ ἐπὶ τῆς ῥητορικῆς, (...), τὰς τοιαύτας ζητήσεις ζητήσωμεν καὶ εἰ μὴ πᾶσαι ἐμπίπτουσιν ἐνταῦθα ἀλλ' ἔναι ἀκριβέστερον ἐξετάσωμεν.

Puisqu'il y a quatre questions suprêmes, je veux dire 'si la chose existe', 'ce qu'elle est', 'de quelle qualité elle est' et 'pourquoi elle est', dont deux, celles qui recherchent 'ce qu'est la chose' et 'pourquoi elle est', sont habituellement recherchées sur tous les sujets excepté ceux dont on admet qu'ils n'ont pas d'existence – dans ce cas aucune de ces questions n'est objet de recherche –, les deux autres questions [le εἶ ἔστι et le ὅποῖόν τί ἔστι] ne sont pas recherchées en tous sujets, mais en certains, eh bien, avant toutes les autres (questions), faisons pour la

⁸⁹ H. Rabe classe les prolégomènes à l'art rhétorique en trois catégories, (I) selon qu'ils structurent l'exposé par les quatre questions aristotéliennes; (II) selon qu'ils adoptent un schéma plus complexe en dix questions, et (III) selon qu'ils présentent les notions fondamentales de la rhétorique, à la manière de Porphyre dans *Isagoge*. L'exposé selon les quatre questions est le plus ancien, mais sans doute pas antérieur au IV^e s.; cf. *Prolegomenon Sylloge*, ed. H. Rabe, Teubner, Leipzig 1931 (*Rhetores Graeci*, vol. XIV), p. III-VI. Pour une synopsis commode de l'ouvrage, cf. F. Desbordes, *La Rhétorique antique*, Hachette, Paris 1996 (Hachette université. Langues et civilisations anciennes), p. 281-2. Cf. aussi, M. Plezia, *De commentariis isagogicis*, Krakow 1949 (Archiwum filologiczne 23), p. 53-7.

⁹⁰ Trophônios, "Prolegomena in artem rhetoricam" [Τροφωνίου σοφιστοῦ προλεγόμενα εἰς τὴν ῥητορικὴν], in: H. Rabe (éd.), *Prolegomenon Sylloge*, p. 1-14. L'apparat des "sources" montre bien les correspondances avec la littérature philosophique (Platon, Aristote, Alexandre d'Aphrodise, Porphyre, Ammonius, Olympiodore, Elias, David) ainsi que les parallèles avec d'autres prolégomènes du recueil.

⁹¹ H. Rabe, *Prolegomenon Sylloge*, p. XXIV. Même remarque à propos de Τρώλιος σοφιστής (*Ibid.*, p. XL: *non igitur erat post saec. VI*); mais l'auteur ne s'explique pas sur ce terminus ante quem. M. Patillon, *Corpus rhetoricum*, [t. I] (*supra*, n. 82), p. 4, propose une date avant ca 400. Si l'on accepte cette date, il faut admettre que le recours aux quatre questions s'est fait dans les introductions à la rhétorique avant les prolégomènes à la philosophie conservés (ca 500 pour Ammonius).

rhétorique aussi de telles recherches et si toutes ne sont pas pertinentes (ἐμπίπτουσι) ici, mais seulement quelques unes, examinons-les avec une plus grande précision.

De fait, l’auteur traitera de la première question, comme le font les philosophes à propos de la philosophie, en réfutant les attaques sceptiques contre l’existence de la rhétorique (p. 3.1-8.4), puis de la question de la nature de la rhétorique (p. 8.5-13.14). Comme le τί ἐστι s’est exprimé sous forme d’une définition (ὀρισμός, ἕρως) complète embrassant les différences constitutives, la troisième question (τὸ ὁποῖόν τί ἐστι) n’a plus besoin d’être examinée séparément (p. 13.15-19) – comme on l’a vu chez Elias. La question du ‘pour quoi’, comprise comme exprimant la cause finale, est rapidement traitée à la fin du texte (p. 13.21-14.4):

Ζητητέον τοίνυν διὰ τί ἐστι ῥητορική. Φαμέν δὴ ὅτι δι’ ἐκεῖνά ἐστιν ἡ ῥητορική διὰ τὰ ὄντως θεῖα καὶ θαυμαστά, δι’ ὧν τὸν θεὸν αὐτὸν μιμεῖσθαι πεπλουτήκαμεν, φημί δὴ διὰ τὸ τῶν μὲν καλῶν προτρέπειν ἀντέχεσθαι, τῶν δὲ κακῶν ἀπέχεσθαι, ἔτι διὰ τὸ τοὺς μὲν φαύλους τιμωρεῖν, τοὺς δὲ ἀγαθοὺς στεφανοῦν, πρὸς ἐπὶ τούτοις καὶ διὰ τὸ τοὺς μὲν πονηροὺς ψόγων ἀξιοῦν, τοὺς δὲ χρηστοὺς ἐγκωμίων.

Il faut donc rechercher ‘en vue de quoi’ est la rhétorique. Nous disons que la rhétorique est en vue des choses réellement divines et admirables grâce auxquelles nous sommes riches (πεπλουτήκαμεν)⁹² d’imiter le dieu lui-même, je veux dire parce que nous encourageons (notre auditoire) à s’attacher aux belles choses et à se détourner des mauvaises; et encore parce que nous punissons les mauvais et honorons les bons et en plus de cela encore, parce que nous jugeons dignes de blâmes les méchants, d’éloges, les honnêtes.

L’auteur souligne la valeur essentiellement morale de la rhétorique dans son activité politique, juridique et épideictique, en l’inscrivant dans une perspective résolument platonicienne. L’auteur semble appliquer à la rhétorique un cadre et une argumentation mises en place par les philosophes dans un contexte pédagogique et isagogique similaire.

Relevons toutefois les caractères de la définition acceptée par l’auteur, qui distingue nettement la rhétorique de la philosophie, en tant que τέχνη – et non pas ἐπιστήμη – s’exerçant dans le domaine politique – et non dans le domaine des choses divines et humaines en général –, en matière contingente – et non nécessaire:

ῥητορική ἐστι τέχνη περὶ λόγου δύναμιν ἐν πράγματι πολιτικῷ, τέλος ἔχουσα τὸ πιθανῶς εἰπεῖν κατὰ τὸ ἐνδεχόμενον (p. 11.9-11 Rabe).

La rhétorique est un art relatif à la puissance de la parole dans le domaine politique, ayant pour fin de parler avec persuasion en matière contingente.

On pourrait multiplier les exemples de ce genre de prolégomènes, dont la plupart sont postérieurs au VI^e siècle. Il suffira ici de renvoyer à la *Prolegomenon sylloge* de H. Rabe.⁹³

⁹² Je ne suis pas sûr de bien comprendre la construction avec l’infinitif. L’usage métaphorique de πλουτέω, fréquent chez les auteurs chrétiens, demande généralement un acc. seul (Cf. G.W.H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, Clarendon Press, Oxford 1961, s.v. πλουτέω).

⁹³ Cf. H. Rabe, *Prolegomenon sylloge*, p. III (*De introductionibus artis rhetoricae secundum quaestiones Aristotelicas dispositis*). Notons que Rabe divise ces introductions en trois catégories, selon qu’elles traitent des quatre questions aristotéliennes, des trois premières seulement ou qu’elles en ajoutent une cinquième: τί σημαίνει τούνομα.

Conclusion

Il est temps de jeter un regard rétrospectif sur le parcours qui nous a mené d'Aristote au néoplatonisme tardif en passant par la tradition rhétorique. Le questionnement aristotélicien du début du livre II des *Seconds Analytiques* préparait la constitution d'un savoir scientifique fondé sur la démonstration à travers quatre questions simples ou complexes. Si les commentateurs néoplatoniciens de ce texte ont cherché à en éclairer les zones d'ombres en l'examinant pour lui-même, parfois dans un vocabulaire marqué par d'autres recherches, dès que l'on sort du projet aristotélicien, on constate que les questions, tirées de leur contexte initial, se revêtent d'un sens moins directement technique, tout en conservant leur caution scientifique. Dans les écrits logiques, en particulier dans le traité dit des cinq "prédicables" de Porphyre, on voit la question du $\tau\acute{\iota}\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ et celle de $\acute{\omicron}\pi\omicron\tau\acute{\omicron}\nu\ \tau\acute{\iota}\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$, prises dans le cadre de la prédication, comme renvoyant à la première catégorie aristotélicienne en opposition aux neuf autres, même si les commentateurs chercheront à introduire des distinctions à l'intérieur de ces neuf catégories. Il n'est pas impossible que la reformulation de la question aristotélicienne du $\tau\acute{\omicron}\ \delta\tau\iota$, d'explication délicate, en $\acute{\omicron}\pi\omicron\tau\acute{\omicron}\nu\ (\tau\acute{\iota})\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ dans les prolégomènes tardifs ait profité de la formule porphyrienne. Cependant, on rencontre la formule plus claire dans des textes antérieurs, de nature rhétorique – essentiellement dans la discussion des "états de cause" ($\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\epsilon\iota\varsigma$) –, comme ceux de Cicéron déjà (I^{er} s. av. J.-C.) ou de Quintilien (I^{er} s. ap. J.-C.), où l'expression latine laisse deviner une reformulation qui sera celle des traités rhétoriques grecs postérieurs. Il se pourrait alors que la tradition rhétorique se soit superposée à la tradition issue des *Seconds Analytiques* – mise à part naturellement la question du $\delta\iota\acute{\alpha}\ \tau\acute{\iota}$ ($\delta\iota\acute{\omicron}\tau\iota$). Cette contamination aurait été facilitée par la familiarité des platoniciens tardifs avec la rhétorique.⁹⁴ Le cas de Proclus, en effet, n'est pas exceptionnel: dans l'éloge funèbre – lui-même relevant de la rhétorique épideictique –,⁹⁵ que lui consacre en 486 son successeur à Athènes, Marinus de Néapolis (auj. Naplouse en Palestine), il est dit avoir reçu une formation rhétorique poussée à Alexandrie.⁹⁶ On peut aussi citer Olympiodore.⁹⁷ On connaît encore des écrits rhétoriques de plusieurs figures de proue du néoplatonisme, comme Porphyre,⁹⁸ Syrianus (cf. *supra*), Damascius.⁹⁹ Rappelons-nous aussi que dans le contexte scolaire de l'Antiquité tardive, les cours de philosophie étaient précédés d'un enseignement de rhétorique et de grammaire. Le *cursus* formait un certain continuum et les frontières entre les disciplines se

⁹⁴ Cf. I. Hadot, "La vie et l'œuvre de Simplicius d'après des sources grecques et arabes", in I. Hadot (ed.), *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie*, De Gruyter, Berlin-New York 1987, p. 35-6 ("Qu'un philosophe néoplatonicien se préoccupe de la rhétorique n'a d'ailleurs rien d'étonnant", p. 35). Cf. L.G. Westerink, "Philosophy and medicine in late Antiquity" (1964), in L.G. Westerink, *Texts and Studies in Neoplatonism and Byzantine Literature*, A. M. Hakkert, Amsterdam 1980, p. 83-91, en particulier, p. 90.

⁹⁵ "Le caractère rhétorique du Proclus de Marinus et la valeur qui lui était reconnue, explique qu'il ait été transmis dans des mss. de contenu essentiellement rhétorique, et non pas philosophique" in Marinus, *Proclus ou Sur le bonheur* (*supra*, n. 53), p. CI.

⁹⁶ Marinus, *Proclus ou Sur le bonheur*, § 8-9.

⁹⁷ Cf. Olympiodorus, *Commentary on Plato's Gorgias*, translated with full notes by R. Jackson – K. Lycos – H. Tarrant, Brill, Leiden-Boston-Köln 1998 (*Philosophia Antiqua* 78), p. 17-20 sur la rhétorique.

⁹⁸ Cf. M. Zambon, "Porphyre de Tyr", in Goulet (dir.), *DPhA* (*supra*, n. 16), t. V (2012), les œuvres n° 21, 48, 49.

⁹⁹ Cf. Ph. Hoffmann, "Damascius", in Goulet (dir.), *DPhA* (*supra*, n. 16), t. II (1994), p. 541-93, en particulier p. 564 sur l'activité de Damascius dans le domaine de la rhétorique.

révèlent poreuses: les introductions à la philosophie destinés aux débutants (οἱ εἰσαγόμενοι),¹⁰⁰ se réfèrent souvent à des notions discutées dans les cours de rhétorique¹⁰¹ en insistant sur le caractère propédeutique (προγύμασμα) de la rhétorique (et naturellement de la grammaire)¹⁰² dont les enseignements portent un caractère encore provisoire.¹⁰³

La question de l'origine de la structuration selon les quatre “problèmes aristotéliens” des prolégomènes à la philosophie aussi bien que des prolégomènes à la rhétorique renvoie à l'histoire longue et complexe du rapport entre ces deux disciplines que les besoins de l'enseignement finiront par associer de façon étroite en subordonnant la seconde à la première, comme c'est le cas dans les écoles de l'Antiquité tardive. Et, malgré les incertitudes sur la chronologie, il me semble que nous pouvons faire l'hypothèse au moins que les deux phénomènes, dans leur esprit, se soutiennent l'un l'autre dans un contexte pédagogique semblable.

Nous avons vu qu'Ammonius (mort entre 517 et 526),¹⁰⁴ l'élève de Proclus, dont les prolégomènes, assez brefs, précèdent le commentaire de l'*Isagoge*, n'a pas recours explicitement à cette structure quadripartite et que les premiers prolégomènes conservés qui adoptent clairement ce schéma sont sans doute ceux d'Elias, même si son application est chez lui encore formellement incomplète. Une hypothèse vraisemblable serait de considérer Olympiodore, élève d'Ammonios à Alexandrie et maître d'Elias, comme le premier à avoir organisé son introduction à la philosophie – qui devait précéder son commentaire sur l'*Isagoge* –,¹⁰⁵ selon les quatre questions aristotéliennes, sans doute dans la première moitié du VI^e siècle.¹⁰⁶ Il n'est par ailleurs pas sans signification qu'à plusieurs reprises Olympiodore se réfère aux quatre questions aristotéliennes – τὰ προβλήματα τὰ τέσσαρα –¹⁰⁷ dans la première partie de son commentaire sur le Gorgias, où la discussion porte précisément sur la rhétorique: ἰστέον δὲ ὅτι κατὰ τὸν Ἀριστοτέλην δεῖ πρότερον ζητεῖν, εἰ ὄν τί ἐστιν, εἴτα τί ἐστι καὶ ὁποῖόν τί ἐστι καὶ διὰ τί ἐστι.¹⁰⁸ “Il faut savoir que, selon Aristote, il faut d'abord rechercher ‘si un étant existe’, ensuite ‘ce qu'il est’ et ‘quelle est sa qualité’ et ‘pour quoi il est’. On soulignera encore qu'Olympiodore (3, 7-8, p. 27 Westerink) trouve les deux questions du τί ἐστι et du ὁποῖόν τί ἐστι dans le texte même de Platon (*Gorg.* 448 E 4: ἥτις δὲ ἐστιν et 6: ποία τις εἶη ἡ Γοργίου τέχνη): ὄρα τοίνυν πῶς καὶ ὁ Πλάτων διακρίνει καὶ πρὸ Ἀριστοτέλους τὰ προβλήματα: “Vois donc comment Platon distingue, avant même Aristote, les ‘problèmes’”. Or, la question du ὁποῖόν τί ἐστι correspond à la réponse, inadéquate, de Polos sur ‘ce qu'est’ l'art de Gorgias:

¹⁰⁰ Cf. par exemple, pour les prolégomènes, Elias, *Proleg.*, p. 29.6 Busse; Ps.-Elias, *Proleg.*, leçon 19, § 2.

¹⁰¹ Cf. Ammon., *Proleg.*, p. 1.13-15 Busse (définition de la rhétorique); David, *Proleg.*, p. 72.4-5 Busse et Elias *Proleg.*, p. 21.18-19 Busse; Ps.-Elias, *Proleg.*, leçon 15, § 23 et 21, § 3 (divisions de la rhétorique).

¹⁰² Cf. David, *Proleg.*, p. 5.10-12; 57.19-20 Busse. Il faut aussi souligner le recours fréquent aux citations des poètes (surtout Homère) et des orateurs.

¹⁰³ Le cours de philosophie, par exemple, corrigera une thèse rhétorique (καρεῖσσον τὸ ἀδικεῖν ἢ τὸ ἀδικεῖσθαι “il est meilleur de causer l'injustice que de la subir”) par la thèse platonicienne selon laquelle μακρῶ χεῖρον τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι “il est bien pire de causer l'injustice que de la subir” (Elias, *Proleg.*, p. 22.26-28 Busse).

¹⁰⁴ Selon L. G. Westerink, in: [Anonyme], *Prolégomènes à la philosophie de Platon* (*supra*, n. 28), p. XI.

¹⁰⁵ Sur l'existence d'un tel commentaire, cf. A. Busse, in Porphy., *Isag.*, p. XLII-XLIV Busse (CAG IV 1).

¹⁰⁶ Sur la dépendance d'Elias et de David par rapport à Olympiodore, cf. A. Busse, in: Porphyrii *Isagoge* (CAG IV 1), p. XLI-XLIV; Hein, *Definition und Einteilung der Philosophie* (*supra*, n. 36), p. 57-8; notons que l'auteure traite en détail de l'influence des quatre questions dans les traditions syriaque et arabe, p. 57-72 (“Das Vier-Fragen-Schema”).

¹⁰⁷ Olymp., *In Gorg.* 3, 1, p. 23.5-6 Westerink.

¹⁰⁸ Olymp., *In Gorg.* 2, 8, p. 20.4-7 Westerink.

“le plus beau des arts” (*Gorg.* 448 C 9 et E 5), mentionnant sa qualité plutôt que son nom ou sa nature. D’autre part, on sait qu’Olympiodore avait introduit certaines caractéristiques, reflétant sans doute une rigidification de la tradition scolaire, dans le cadre pédagogique de son enseignement, au point que l’on peut parler de l’“école d’Olympiodore” : la division du cours en “leçons” (πράξεις) reportée précisément dans les notes écrites conservées, avec des formules répétitives en introduction et en conclusion; la subdivision des leçons en un exposé général (θεωρία) et la discussion de points particuliers du texte commenté (λέξεις).¹⁰⁹ Ces particularités formelles, dont hériteront ses successeurs, reflètent l’intérêt didactique d’un maître qui s’adresse à un jeune auditoire. Or, la structuration des prolégomènes selon les quatre questions me semble ressortir d’un même esprit.

Enfin, il faut se rappeler que le discours du maître, structuré par les quatre questions fondamentales, et pourrait-on ajouter, par l’introduction constante d’apories et de leur solution, s’inscrit dans le cadre d’un cours élémentaire et propédeutique destiné à engager les étudiants dans la voie royale de la philosophie avec la promesse qu’ils pourront devenir comme “des dieux sur terre”. Dans cette perspective on comprendra que les quatre questions aristotéliennes, tirées de leur contexte scientifique, aient perdu leur caractère proprement heuristique pour adopter les formes de la pédagogie. C’est dans cette perspective rhétorico-dialectique qu’il convient d’apprécier, d’analyser et de comprendre dans leur forme ces prolégomènes tardifs. Il demeure néanmoins que la fécondité de ce quadruple questionnement est immense, au-delà de la tradition byzantine, en particulier dans les cultures proches orientales, syriaque, arabe et juive.¹¹⁰

¹⁰⁹ Cf. A.J. Festugière, “Modes de composition des Commentaires de Proclus”, *Museum Helveticum* 20 (1963), p. 77-100, en particulier p. 77-80, repris dans A.J. Festugière, *Etudes de philosophie grecque*, Vrin, Paris 1971 (Bibliothèque d’histoire de la philosophie), p. 551-74, en particulier p. 551-4 (I. “Les méthodes scolaires d’Olympiodore”). On peut encore lire avec intérêt la thèse alors inédite de E. Evrard, intitulée *L’Ecole d’Olympiodore et la composition du Commentaire à la Physique de Jean Philopon* (1957), dans E. Evrard, *Etudes philoponiennes. Philosophe à l’Ecole d’Alexandrie*, textes d’E. Evrard réunis et édités par M.-A. Gavray, Presses Universitaires de Liège, Liège 2020 (Série Philosophie 8), p. 71-195, en particulier p. 73-86.

¹¹⁰ Cf., par exemple, Hein, *Definition und Einteilung der Philosophie* (*supra*, n. 36), p. 57-72; Isaac Israeli, *A Neoplatonic Philosopher of the Early Tenth Century* (*supra*, n. 36), p. 10-23. Voir aussi, pour la tradition syriaque au VI^e s., H. Hugonnard-Roche, “Usages en syriaque des Introductions à la philosophie. Trois exemples: Sergius de Resh’aina, Proba d’Antioche, Paul le Perse. Du curriculum à l’outillage mental”, in Huh (éd.), *Introduction générale à la philosophie chez les commentateurs néoplatoniciens* (*supra*, n. 31), p. 151-80.